

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

VACANCES

Enfants, amusez-vous ! et, sans songer à l'heure,
Laissez couler ce temps si propice à vos jeux,
Trop tôt vous apprendrez comme ici-bas on pleure ;
Et tristes, vous direz : " O jeunesse, âge heureux ! "

Votre franche gaité, chacun de nous l'envie ;
Car vous, rien du passé, nul souci d'avenir
Ne saurait vous troubler. Bonne et facile vie,
Eden trop méconnu, pourquoi sitôt finir ?

Qu'importe à ces petits blottis sous la feuillée
L'œil courroucé du maître, et l'école, et demain ?
Ce demain est si loin ! Sur la page effeuillée
Ils sont là, pleins d'ardeur, les osselets en main.

Qui n'a pas, ainsi qu'eux, dans sa sainte ignorance,
Gaspillé sans remords tant de fortunés jours ?...
Lorsqu'arrivait le soir, précurseur du silence :
" Déjà ? " s'écriait-on... Et l'on jouait toujours.

Beaucoup plus vite, hélas ! s'est effacé le rêve,
Orgueil de nos vingt ans, si beaux d'illusions.
Puis, plus tard, le front morne, et quand tarit la sève,
De ces jours regrettés l'on cherche les rayons.

O riante nature ! ô printemps des montagnes !
La brise, ce matin, m'envoya les senteurs
De la blanche aubépine éclose en nos campagnes,
Au bord des verts sentiers, sur les buissons en fleurs.

Et, dans l'enivrement de ce souffle éphémère,
Aux doux mois d'autrefois, un instant reporté,
Il me semblait ouïr de fraîches voix... Chimère !
Il m'a semblé revoir tout ce qui m'a quitté !

Rien, plus rien ! Entraîné par les saisons rapides,
On erre à l'aventure, on s'épuise à souffrir.
Et, quand la coupe échappe à nos lèvres arides,
Que tout nous abandonne..., on ne veut plus mourir !

Enfants, amusez-vous sans plus songer à l'heure !
Laissez-le fuir ce temps, si propice à vos jeux.
Trop tôt vous apprendrez comme ici-bas on pleure ;
Et, tristes, vous direz : " O jeunesse, âge heureux ! "

CHARLES DUVAL (Louisiane).

LE CHRISTIANISME DANS L'HISTOIRE

(suite)

I

Pour convaincre que la Révélation ne fut en aucun temps nécessaire ; que le Christianisme, qui est la pure et complète expression, n'a causé nulle amélioration sensible dans l'ordre intellectuel, matériel ou moral ; et que l'Eglise, sa forme positive, a fait entrer le monde dans une période de décadence, les sophistes du dernier siècle servilement imités par ceux du nôtre, ne se sont lassés d'écrire avec un enthousiasme de commande le panégyrique de l'antiquité, d'exalter ses grands hommes parfaitement éclipsés par ceux qui leur ont succédé depuis dans les grandes scènes de l'histoire, de vanter ses philosophes qui n'ont servi qu'à multiplier les erreurs, et leurs systèmes qui n'ont de profond que le mal qu'ils peuvent faire. Cette tactique d'un usage général chez la secte philosophique, a été mise en honneur particulièrement par Voltaire, qui l'emploie à satiété et y revient sans cesse, répétant avec l'obstination aveugle du parti pris les fausses représentations, accumulant à outrance les mensonges historiques pour mieux les inculquer dans les esprits frivoles qui ne savent ni ne veulent raisonner leurs lectures. Mais là ne s'arrête pas encore son audace accoutumée à tout oser. Au risque de se rendre ridicule et de manquer le but en l'outrépassant, cet étrange critique qui prend un malin plaisir à soutenir les thèses les plus paradoxales, élève la mythologie, toute informe qu'elle soit, au-dessus du symbole catholique, dont la grandeur et la merveilleuse unité font l'étonnement de l'intelligence humaine ; il suppose le culte des dieux plus rationnel et plus noble que celui décerné à la Vierge-Mère, aux anges et aux saints ; il dit en toutes lettres " que la religion chrétienne surpasse en démente les fables

du paganisme;” il se plaît en outre à accorder aux anciens une supériorité immense sur les modernes en toutes choses, et harcelant sans mesure de ses absurdés anathèmes les Juifs et les Chrétiens, qu’il confond dans une aversion commune et un égal mépris, il réserve ses éloges et toutes ses admirations pour les Chinois, les Grecs et les Romains.

Lors même que nous écarterions les enseignements les plus avérés de l’histoire, absolument en désaccord avec ces données fantaisistes de Voltaire, pour nous borner à l’examen intrinsèque du paganisme, il nous serait impossible de croire qu’aux époques où la superstition et une crédulité malsaine métamorphosaient en dieux des prodiges de luxure et d’orgueil comme Jupiter et Vénus; des monstres de cruauté comme Saturne dévorant ses enfants ou faisant subir à son père les traitements les plus ignobles, et défiaient des vices contre nature sous la figure de Priape; que dans un état social organisé d’une manière fausse et violente, où l’on faisait reposer le gouvernement humain sur trois abominations, l’idolâtrie, la corruption et l’esclavage, on pût se glorifier d’être parvenus à l’apogée de la civilisation et du progrès. Un pareil ordre de faits et d’idées constituait au contraire un état de barbarie plus ou moins policée par le contact et le rayonnement des lettres et des arts. Il nous semble que ceux qui inventèrent les scandaleuses folies de l’Olympe déraisonnaient d’une façon incroyable; que ces monstruosité de la théogonie païenne sont peu en rapport avec l’avancement de l’esprit et des mœurs, qu’elles sont loin d’offrir des principes sûrs de morale et une règle honnête pour la conduite de chacun, et que Voltaire qui s’en fait officieusement l’apologiste et le prôneur, n’aurait pas tort de s’appliquer à ce propos le vers du poète :

Quos vult perdere prius Jupiter dementat.

En dépit de ses raisonnements contraires, le Dieu qu’on adore nous paraît plus digne de confiance et d’amour que les dieux matériels d’Epicure, le dieu fataliste de Zénon, le dieu mixte et impuissant de Platon, le dieu impie de Lucrèce, ou ces divinités impossibles de la plèbe n’usant de leur puissance que pour le malheur de tout ce qui respire, mettant leurs délices à corrompre l’innocence et à l’abandonner ensuite aux inspirations fatales du désespoir, à tourmenter la faiblesse, à accabler de maux les petits et les pauvres pour combler les puissants de leurs dons, à faire régner enfin le désordre au ciel et sur la terre.

Partant d’opinions si erronées, n’ayant pas en général de la Divinité un sentiment beaucoup plus élevé, il n’est pas étonnant

que l'auteur de *Candide* ait fini par douter de tout, même de son existence ; la logique contre laquelle il eut beau regimber devait l'amener fatalement à la négation du surnaturel et du divin dans l'humanité réduite par lui à n'avoir plus d'autre loi que le hasard, ni d'autre partage que l'ignorance et l'erreur : de sorte que le poète-philosophe qui s'écriait en un moment de lyrisme :

“ Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer ! ”

fut un de ceux qui contribuèrent davantage à obscurcir les véritables et saines notions sur Dieu et la Providence, à restreindre, en la faisant méconnaître, l'action du Suprême Moteur dans le gouvernement temporel de l'univers.

Car l'athéisme ou le scepticisme universel est au fond de la philosophie antique, dont Voltaire a essayé de ranimer le cadavre, sans y rien ajouter que de nouveaux éléments de destruction.

Le polythéisme, qui n'est qu'une des formules du panthéisme si répandu de nos jours, sanctionne, par ses mystères et ses mythes, les plus déplorables extravagances, tant dans le domaine des idées que dans le domaine des faits. Sa doctrine est très-favorable aux passions auxquelles elle ouvre libre carrière, sans s'inquiéter des ravages qu'elles peuvent faire. Elle ne défend que ces forfaits universellement abhorrés que la plupart évitent sans effort ni contrainte. Hors cette prohibition d'une observance facile, tout est permis d'après elle ; et satisfaite de sa part, quoiqu'aussi étrangement réduite, elle n'intervient pas pour ordonner dans le bien les mouvements, les affections du cœur, et régler les actes de la vie.

Quant à la faveur des dieux, elle s'achète par des présents et des victimes ; chacun peut et doit l'obtenir à ce prix. Il importe peu qu'il soit innocent ou coupable, pourvu qu'il paie des sacrifices ; et cette condition remplie, rien n'empêche que son âme ne jubile, fût-elle chargée de toutes les fautes, puisque pour être en paix avec les souverainetés de l'Olympe, il suffit de se montrer libéral à leur égard, et de suivre ostensiblement les cérémonies prescrites. Le reste est arbitraire, et l'affaire de chacun qu'il arrange à sa manière, se façonnant une conscience capable de toutes les hontes, sans s'incommoder du remords.

Les pratiques tiennent lieu de vertus dans cette religion purement extérieure qui ne s'embarrasse ni des pensées ni des actions humaines, et qui ne conserve un semblant d'ordre dans la société que pour mieux corrompre les individus qui la professent dans ses raffinements de perversité. Ses sectateurs ont satisfait à tous les devoirs qu'elle exige, dès qu'ils assistent à la célébration de ses

fêtes pompeuses, et presque toujours immorales. Jamais dans leurs prières les païens ne demandent à leurs dieux la chasteté, la justice, la sagesse : ils jugent d'un commun accord que l'homme doit tirer de son propre fonds et par les seules forces de sa volonté sa vertu tout entière, qu'il appartient seulement à lui d'acquérir par une suite d'efforts et de combats ces qualités morales d'un ordre trop élevé apparemment pour être octroyées par les Immortels qui, d'ailleurs, ne les possèdent pas eux-mêmes et sont soumis d'une certaine façon à la loi commune de la prévarication et du mal. Leurs adorateurs se bornent à implorer d'eux la santé, les richesses, la délivrance des peines physiques, et souvent la réalisation de vœux impudiques ou barbares.

Ils aiment à associer à leurs propres fautes, pour les en rendre solidaires, ces déités impuissantes qui avaient bien assez des leurs à porter ; et quoiqu'il arrive, ils sont prêts à s'autoriser de quelque scandale olympien pour consacrer ou pallier leurs crimes. L'histoire de ces dieux n'est qu'un tissu de contes puérils, ou obscènes, ou terribles, nés de la corruption en délire. On chercherait longtemps avant de concevoir quelque chose de plus vil, de plus hideux que ces récits épiques d'aventures galantes, tragiques ou grotesques, qui ne prennent pas seulement le ciel pour théâtre de leur action, mais étendent aussi un voile de sang et d'infamie sur toute la nature, qu'ils souillent en la remplissant de créations et d'images où la barbarie marche de pair avec la volupté.

“ Ils imitent, dit St. Cyprien en parlant de Gentils, les dieux qu'ils honorent, et par là les désordres les plus honteux passent pour des actes de piété.” Certes, il n'était pas nécessaire, pour faire aimer le vice, de le diviniser avec ses attraits corrupteurs, il n'avait déjà que trop de séduction pour des êtres déçus dont toutes les facultés étaient à sa merci !

La perversion des mœurs, on le voit, s'alliait naturellement à l'idolâtrie, et on sait que rien n'est plus difficile à extirper que la démoralisation du cœur d'un peuple : cette œuvre est même d'un accomplissement impossible sans une intervention directe et active de la Providence. Cela explique pourquoi les cultes idolâtriques, qui trouvaient leurs racines et leur point d'appui dans la dégradation générale, furent lents à disparaître après que le soleil de l'Évangile se fut levé radieux sur les sombres horizons de l'ancien monde.

Cependant, le paganisme demeurait stationnaire, ou plutôt se pervertissait de plus en plus au milieu des progrès de la morale et de la science ; et bien que ces progrès fussent d'assez peu de valeur, si on les compare à ceux opérés depuis, on doit avouer que dans

l'état où était alors l'humanité, ils touchaient du prodige si on les met en parallèle avec les faits et les opinions à travers lesquels ils durent se frayer un chemin pour s'affirmer au grand jour. De là il s'ensuivit que cette portion du public qui avait quelque teinte de savoir put avec droit se prétendre meilleure et plus éclairée que les dieux auxquels elle adressait ses hommages. Cette singulière anomalie devait avoir et eut effectivement pour effet d'éloigner des croyances établies tous ceux devenus, par leurs lumières, supérieurs au vulgaire. Elle contribua en outre à fausser davantage les rapports de l'homme avec la Divinité et avec ses semblables. Sans précipiter la chute du polythéisme qui se soutenait extérieurement par la protection intéressée du pouvoir à tous ses degrés, et dans le for intérieur, par la complicité des mauvais instincts, elle donnait naissance à l'athéisme, au scepticisme ou à l'incrédulité. Voilà ce qu'introduisirent dans l'ordre intellectuel les recherches philosophiques et l'esprit d'examen et de discussion qui naquirent du génie inquiet de la Grèce pour se répandre partout par le charme des lettres et la puissance de rayonnement de la pensée.

Dans l'ordre politique, la société domestique et civile, après ce résultat acquis, dut, pour se maintenir, être plus morale que l'Olympe ; et le législateur condamna chez les citoyens ce qu'il était censé approuver chez les dieux : en sorte que celui qui aurait voulu suivre la belle conduite de Mars, de Jupiter, de Priape ou de Vénus, aurait été puni des derniers supplices, malgré qu'il eût pu représenter aux magistrats qu'il n'avait fait que réduire en pratique ce qui était publiquement enseigné ou célébré dans les temples.

Lucien a peint sans railler cette situation anormale, désespérante, intenable, et les perplexités que faisait naître dans la conscience de chacun cette opposition manifeste entre les lois de la religion et les lois de l'état. Il s'énonce en ces termes :

“ Encore enfant, quand je lisais dans Homère et dans Hésiode le récit des guerres et des séditions, non-seulement des héros, mais des dieux eux-mêmes, avec leurs adultères, leurs viols, leurs enlèvements, leurs procès, leurs parricides, leurs mariages incestueux, je m'imaginai que tout cela était fort beau, et j'en étais agréablement ému. Mais lorsque, entrant dans l'âge viril, je vis les lois ordonner le contraire des poètes, défendre l'adultère, les séditions, le rapt, je fus dans un grand embarras, ne sachant plus comment me gouverner. Je ne pouvais croire ni que les dieux eussent été adultères et factieux, s'ils ne l'eussent trouvé honnête, ni que les législateurs eussent ordonné le contraire s'ils ne l'eussent trouvé utile.”

Pouvait-il y avoir de plus sûrs moyens pour séduire l'enfance,

corrompre la jeunesse, fausser toutes les idées, et préparer à l'Etat par cette éducation vicieuse des générations ignorantes du devoir, avides de licence, impatientes de tout frein? Cependant, le fanatique Julien avec ses plans de restauration polythéiste mêlée à la philosophie platonicienne, ordonnait qu'on mit dans toutes les mains les poètes-théologiens du polythéisme; il écrivait à l'un de ses pontifes: "Homère et Hésiode sont des poètes; mais ce sont aussi des théologiens: je ne veux pas qu'on les enseigne sans y croire." C'était commettre un étrange anachronisme et vouloir ramener la barbarie que de chercher ainsi, après trois siècles de christianisme, à la suite du règne de Constantin, la résurrection de toute cette fantasmagorie païenne évidemment inventée dans les âges barbares par des imaginations puissantes sans doute, mais dépourvues de saines notions de morale, et privées de tout principe civilisateur.

Le mélange des mythes et des pratiques païennes entraînait tant d'abus et d'absurdités que Lucien en prenait occasion pour stigmatiser de quelques mots indignés tout ce système du paganisme: "Tant de superstitions, s'écrie-t-il, demandent un Héraclite et un Démocrite, l'un pour en pleurer, l'autre pour en rire!"

Ces réflexions nous font suffisamment sentir en quelles incertitudes, dans combien de ténèbres et d'erreurs la mythologie plongeait les esprits assez aveugles pour y croire, tandis qu'elle remplissait les imaginations de fantômes impurs, et que, par ses peintures voluptueuses, elle enflammait les sens, en activait les penchants pervers, et y réveillait sans cesse les coupables désirs. De pareilles fables, vides de tout sentiment supérieur et de toute valeur morale, étaient un insolent défi jeté à la raison humaine, en même temps qu'un danger permanent pour les mœurs. Elles ne pouvaient conduire qu'à l'impiété, au doute et à la crapule. Loin d'être liées à la morale, elles la sapaient et la détruisaient dans sa racine, en avilissant la divinité qui doit être choisie pour modèle, puisqu'elle est la règle et la source éternelle des devoirs. La loi naturelle est mutilée, violée et réduite à néant dans ces légendes sacrilèges qui transportent par une audace inouïe le ciel en enfer, et peuplent la terre d'une multitude infinie de démons, qu'elles transforment en héros, en dieux et en génies.

C'est en vain que l'on chercherait quelque unité de doctrine au sein de l'informe chaos du polythéisme. Il y avait autant de cultes que de peuples différents. Chaque individu même, suprême arbitre de sa créance, avait sa profession de foi particulière variant avec le temps, les goûts et les lieux. Pas de dogmes, ni de principes fixes, uniformes et nettement définis; pas d'autorité enseignante

ou jugée infaillible ; pas de symbole professé et proclamé par une aggrégation de prêtres ou de citoyens : l'anarchie religieuse, l'anarchie intellectuelle, et partant, l'anarchie politique dès que manque la force matérielle, règnent en souveraines dans le monde qui s'affaisse de l'autre côté de la Croix. Les croyances les plus diverses, les plus contradictoires, vivaient en paix à côté l'une de l'autre, dans ce vaste milieu du polythéisme, pourvu qu'elles fussent toutes unanimes sur le principe fondamental de la pluralité des dieux. Les Juifs, et les Chrétiens qui furent longtemps confondus avec eux parmi les Gentils, furent seuls persécutés, parce qu'ils ne reconnaissaient qu'un Dieu personnel et existant par lui-même, unique créateur et régulateur de toutes choses, d'une nature essentiellement spirituelle, invisible aux regards, mais présent à la pensée, et non susceptible d'être représenté sous des traits corporels.

Le paganisme n'a jamais été une religion, soit qu'on entende par là un ensemble de doctrines arrêtées, invariables, résolvant les grands problèmes qui ont le privilège de fixer l'esprit humain, et propres à réprimer les écarts de l'entendement comme à régler les penchans du cœur ; ou bien une série de rites institués pour honorer la Divinité et nous mettre en communication plus directe avec elle ; ou la connaissance et l'application des moyens destinés à nous faire atteindre la fin de notre être. Le paganisme, c'est la matière qui s'anime, s'emplit de génies, de nymphes, de monstres, de satyres, de dieux grands et petits, depuis Jupiter qui préside au mouvement des cieux jusqu'à Lucine qui veille aux soins du ménage ; le paganisme, c'est la nature qui revêt la substance divine et se place d'elle-même sur l'autel ; c'est l'homme qui s'adore, c'est la bête qu'on invoque et qui prédit l'avenir, c'est l'impuissance ou le mal qui jubile ; le paganisme, c'est l'ignorance absolue élevée à la hauteur d'un système sacro-saint, c'est l'œuvre de l'orgueil et de la volupté en délire. Bref, le paganisme est la négation de Dieu, la déification des forces physiques et des mauvais instincts, l'adoration stupide de la matière et du néant. Tel il apparaît aux temps de sa plus brillante splendeur, en Grèce, quand au milieu de l'Aréopage, il demandait et obtenait la mort de Socrate, coupable d'avoir percé à jour ses absurdes mystères ; en Egypte, quand il faisait remporter à Cambyse cette facile victoire sur la superstition portée au plus haut point de démence, et dont l'histoire a conservé le souvenir ; ou en Italie, quand, assis sur la pourpré à côté de César, il commandait l'immolation de millions de martyrs, dans le but de perpétuer son abjecte tyrannie sur les âmes.

Or, tout était devenu sa proie. Le vulgaire, qui ne raisonne pas

plus ses croyances que ses impressions, et qui suit passivement le sentier battu de la routine sans voir au-delà, vénérât sans les comprendre ses symboles de corruption et de servitude. Les savants et les habiles faisaient semblant de partager là-dessus les préjugés populaires, sauf à s'en moquer entre eux dans le charme de l'intimité, loin des oreilles indiscrètes des profanes. Un respect de convention qu'ils témoignaient pour les formules religieuses établies, les mettait en règle avec le pouvoir devenu uniformément théocratique, et c'est à cela qu'ils bornaient d'ordinaire leurs soucis en fait de religion.

Mais si telle était généralement la pratique dans la classe éclairée, alors peu nombreuse et distinguée des castes inférieures par une multitude d'avantages et de privilèges consacrés par la législation et reconnus par les mœurs, la théorie était en retour beaucoup plus rigoureuse et étendue.

Socrate, le père et en quelque sorte le martyr de la philosophie antique, qui lui dut l'honneur dont on l'entoura dans les siècles suivants, avait foi dans la divination et les songes; il sacrifiait aux dieux, et il mourut en recommandant à Criton, son ami, d'offrir en mémoire de lui un coq à Esculape, tant il est difficile, même aux grands esprits, de se soustraire au joug des opinions de leur temps! Lorsque dans le cours de son procès, qui lui fut intenté par la haine, et qui fut jugé par le fanatisme, on l'adjura de déclarer s'il était vrai qu'il méconnût les dieux publics, il répondit hautement qu'il y croyait plus qu'aucun de ses accusateurs, et que Mélitus avait inventé cette calomnie pour le perdre, en préjugant par là le tribunal contre lui. Le premier sage de l'antiquité, après avoir enseigné le dogme de l'unité et de la spiritualité de Dieu, n'en était donc pas assez intimement persuadé pour le confesser devant ses juges, et le soutenir courageusement à l'heure décisive de la mort.

Ses disciples, interprétant ses leçons, professaient qu'en matière de culte, il faut se soumettre aux lois de son pays: et c'était là une règle commune à tous les philosophes du paganisme, malgré leurs divergences d'opinion sous tout autre rapport. Certes, ils étaient loin d'ajouter foi à toutes les absurdités mises en honneur touchant les dieux, et les hommages qu'on estimait à propos de leur rendre pour s'attirer leurs faveurs. Mais autant ils s'élevaient avec force, dans le secret des écoles, contre les superstitions croissantes qui étouffaient les derniers germes de ce qu'ils disaient être la croyance primitive, autant ils célébraient avec complaisance ce qui, selon eux, constituait la religion des premiers hommes.

“ Une très-ancienne tradition, parvenue sous le voile de l'allé-

gorie jusqu'à nous, observe Aristote, porte que les astres sont des dieux, et que la divinité est répandue dans toute la nature. L'anthropomorphisme et les fables ont un but civil ou politique, ils furent inventés pour le bien du vulgaire; mais elle est divine assurément cette tradition que les essences premières sont des dieux."

N'est-ce pas là la quintessence de l'idolâtrie? Le panthéisme et le système analogue de la pluralité des dieux ne se détachent-ils pas de ce dogmatisme en caractères saillants, en affirmations tranchantes?

"Conserver le culte des ancêtres, c'est le devoir du sage, déclare Cicéron; et qu'il existe une nature parfaite, éternelle, vers laquelle tous doivent élever avec admiration leur esprit et leur cœur: la beauté du monde, et l'ordre des cieux ne nous forcent-ils pas à l'avouer? C'est pourquoi, autant on doit travailler au progrès de la religion, autant il est utile d'extirper la superstition, qui nous poursuit et nous presse de toutes parts." Et pour que personne ne puisse se méprendre sur ses intentions, l'orateur romain proteste à plusieurs reprises de son attachement à la foi de ses pères: "J'ai toujours défendu, je défendrai toujours les croyances que nous avons reçues des anciens sur les dieux immortels; et nulle parole n'ébranlera jamais en moi ces croyances." Ailleurs, il remarque qu'il est des matières qu'on ne doit pas agiter devant la foule ou dans des entretiens publics, de peur que de semblables disputes ne détruisent les religions publiquement constituées. Aussi, quoique sceptique au fond, Cicéron qui, en philosophie, fut le plagiaire des Grecs, ne laissa pas de feindre extérieurement autant de piété envers les dieux, par lui proclamés les protecteurs de Rome, qu'il eut de dévouement pour la république dont il sera toujours la gloire et dont il fut un instant le salut à une époque où l'éclipse totale des vieilles vertus romaines présageaient l'approche du sombre despotisme des Césars.

Son contemporain Varron ne craint pas d'exprimer dans son ouvrage sur le polythéisme, dont il ne nous reste que des fragments, cette proposition qui soulèverait aujourd'hui la réprobation universelle, "qu'il y a bien des choses vraies qu'il n'est pas à propos de faire connaître au peuple, comme il y en a beaucoup d'autres très fausses en elles-mêmes qu'il est nécessaire de lui donner pour vraies." C'est ainsi que le zéléteur païen défend ses idoles qui, nées de l'ignorance et l'entretenant à leur tour, ne se soutenaient plus que par elle et par l'imposture.

Et ce sentiment n'est pas particulier à Varron; il formait au contraire l'une des bases de l'enseignement philosophique. S'ima-

ginant que le paganisme avait jeté partout des racines si profondes qu'il ne restait aucun espoir de le détruire sans amener la destruction même de la société civile, retenus d'ailleurs dans leurs tièdes désirs de réforme par la crainte du pouvoir politique qui exploitait habilement les cultes établis et s'en servait comme d'un instrument d'absolutisme, les philosophes, à l'exemple des prêtres, adoptèrent une double doctrine, l'une exotérique ou publique, conforme aux erreurs reçues auxquelles elle prêtait encore plus de force en les réduisant en système, l'autre ésotérique ou secrète ne s'adressant qu'à un petit nombre d'esprits, jugés dignes de pénétrer les mystères de la science. Mais avec cette méthode qui accuse bien plus d'égoïsme et d'indifférence doctrinale que d'amour de la vérité, le genre humain serait toujours demeuré idolâtre, et les quelques vérités retrouvées en Orient par les Thalès, les Pythagore, les Platon, n'auraient jamais pu dépasser le seuil des écoles. Le prosélytisme est une chose chrétienne, parce qu'il ne s'exerce que sous l'empire de fortes convictions qui font braver tout et tout souffrir pour gagner des âmes à la grande cause qui l'inspire et l'anime.

" Il est difficile de trouver l'Auteur et le Père de l'univers, et impossible, après l'avoir trouvé, de le faire connaître à tout le monde." Ainsi parle Platon, en cela l'interprète du sentiment commun des maîtres de la philosophie ancienne. Du reste, ils étaient loin d'avoir dans leurs idées cette foi solide qui commande le respect et entraîne les esprits. Platon explique que tout raisonnement qui ne s'appuie que sur la vraisemblance, est rempli de vanité, et c'est, ajoute-il, uniquement à la vraisemblance qu'aboutissent nos plus fermes convictions. Si la Divinité, dit-il excellemment, déclarait par un oracle que tout ce que nous venons de dire est la vérité, alors seulement nous pourrions l'affirmer. Il faut donc, conclut-il, choisir, parmi tous les raisonnements humains ce qu'il y a de meilleur et de plus solide, et s'y embarquant comme sur une nacelle plus ou moins sûre, passer ainsi la mer orageuse de cette vie, à moins qu'on puisse découvrir pour ce voyage un vaisseau à toute épreuve, une révélation divine pour achever heureusement la traversée."

On voit à quelles perplexités étaient livrés ces penseurs, tâtonnant sans flambeau dans la nuit du polythéisme, et à combien d'embûches, de difficultés et d'obstacles ils heurtaient leurs pas, incapables de retrouver le fil perdu de la vraie tradition en cet obscur labyrinthe qu'avaient tracé dans le monde moral les égarements de l'esprit humain, jeté par sa faute en dehors de ses voies naturelles.

Or, comment auraient-ils pu persuader aux autres ce dont ils n'étaient pas pleinement convaincus eux-mêmes? Aussi, non contents de se contredire sans cesse entre eux, ils se mirent en contradiction perpétuelle chacun avec soi-même; et quoiqu'ils ne possédassent en propre que le doute, arme dangereuse dont ils surent tirer le plus mauvais parti possible pour la marche de la civilisation et du progrès, ils affirmèrent ou nièrent selon les besoins du moment, prêts à embrasser avec ardeur les plus étranges paradoxes dans l'intérêt d'une vaine gloire. Pour eux, plongés dans le chaos des opinions et des systèmes, rien de sacré, rien d'absolument vrai ou d'absolument faux; ils ne s'accordent que pour disputer sans trêve ni merci, ou pour proclamer que la certitude n'est pas de cette terre.

Volontiers ils eussent demandé comme Pilate : *Quid veritas?* et pas plus que lui ils n'eussent attendu la réponse; car la vérité à leurs yeux n'existait pas : c'était un mot qui leur aidait à vivre, et leur fournissait un prétexte à de brillantes déclamations, mais quant à la chose exprimée par ce mot, ils ne s'en souciaient pas, ne la cherchaient pas et la voulaient encore moins. Elle les aurait compromis auprès du pouvoir; et la triste fin de Socrate leur inspirait par la crainte assez de soin de leurs intérêts pour qu'ils tinssent à marcher en paix avec l'Etat qui reposait alors entièrement sur l'erreur.

Le théisme ou la religion naturelle que les encyclopédistes et surtout Voltaire font remonter jusqu'à eux, leur était une conception profondément inconnue. S'ils ont connu Dieu, ils ne l'ont pas adoré et lui ont refusé leur prière, parce qu'ils le présumaient indifférent ou étranger au mouvement des choses humaines, insensible aux supplications des mortels.

Ainsi, tandis que les Juifs restés fidèles aux traditions de leurs pères, réservaient leurs hommages à Celui qui seul en est digne, les Gentils, suivant une marche toute contraire, défiaient la nature sensible, la création et ses merveilles n'étant dans leur pensée que des émanations, des attributs de la substance divine. Leur mauvaise physique ou la fausse notion qu'ils avaient des lois de la nature fut la source principale de leurs aberrations religieuses. L'imagination venait au secours de la science en défaut. Les problèmes que celle-ci était dans l'impossibilité de résoudre, faute de lumières suffisantes, retombaient naturellement dans le domaine de la fiction, qui brodait sur ce thème inépuisable ces allégories et ces fables extravagantes formant, sous le nom vague de mythologie, la théodicée des anciens.

Leurs égarements en morale n'étaient pas moins pernicieux, et

provenaient également de l'ignorance, doublée de passions, que la religion et la politique s'entendaient à ménager de concert. Leurs idées étaient au niveau de leurs actions, et on sait que ces dernières étaient marquées au coin de l'égoïsme et de l'immoralité. Manquant d'idéal, ils bornaient le cercle de leurs opérations intellectuelles aux horizons de cette vie, et la plupart ne désiraient rien que le néant ou un sommeil éternel après la mort. Ils pensaient de bonne foi que certains vices parmi les plus odieux peuvent se concilier aisément avec la vertu, pourvu qu'ils ne violent pas ouvertement quelque loi existante, de sorte qu'ils s'y abandonnaient sans scrupule, et tout en se croyant vertueux.

“ Si l'homme meurt tout entier, se dit Cicéron, quel plus grand avantage que d'échapper à tant de misères et d'entrer dans la douceur du sommeil éternel ! Tant que je serai, je ne souffrirai point, *parce que je n'ai rien à me reprocher*. Anéanti, je n'éprouverai non plus aucune douleur.” Quand un des penseurs les plus éclairés du paganisme s'abusait aussi étrangement sur lui-même, quand il tranchait avec cette légèreté une question dont dépendent nos destinées, quand l'âme souillée de débauches, il ne s'en prétendait pas moins au-dessus du reproche, il est facile de juger ce que devaient être les croyances et les mœurs dans les classes inférieures de la société.

“ Par un excès de misère qui fait frémir, observe Châteaubriand, l'idée de l'existence des dieux, qui nourrit la vertu chez les hommes, entretenait les vices parmi les païens, et semblait éterniser le crime en lui donnant un principe d'éternelle durée.” Ces dieux, immonde produit du sensualisme qui, alors, était partout dans les lois et l'organisation sociale, recevaient le seul culte qui leur convint, culte voluptueux et charnel, ennemi de la raison qui ne devait souffrir qu'avec peine son joug abrutissant, ennemi de l'âme dont il réprimait l'élan vers quelque chose de meilleur que ce qu'elle trouve en ce monde, et non moins contraire à l'ordre public qu'à la véritable nature de l'homme. Ce culte ne s'adresse qu'aux sens et ne satisfait que les mauvais penchants. Loin de mettre un frein au torrent du mal qui le déborde, il en grossit le cours par le scandale de ses fêtes, toujours accompagnées de spectacles lubriques ou de jeux sanguinaires. Les temples où se célèbrent ses mystères ne sont que des écoles de démoralisation : là, dans cette nuit impure et profonde qui enveloppe le sanctuaire, se consomment des attentats inouïs. Ovide défend aux jeunes filles d'y pénétrer seules, de peur qu'elles n'en sortent couvertes de déshonneur.

F. X. DEMERS.

(à continuer)

DE LA DESTINÉE PROVIDENTIELLE DES EMPIRES

(suite)

A.—Si Dieu abaisse les empires et les souverains qui transgressent ses lois et lui refusent l'adoration, il élève ceux qui lui rendent hommage et exécutent ses volontés. Deux cents ans d'avance, le Seigneur, empruntant la voix d'Isaïe, dit à Cyrus, roi de Perse : " Je t'ai pris par la main pour t'assujétir les nations ; je marcherai devant toi ; je ferai tomber devant toi les remparts ; je te donnerai des trésors cachés ; tu sauras que je suis le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui t'ai appelé par ton nom. C'est moi qui t'ai aimé dans ma justice, afin que tu délivres mon peuple et rebâtisses ma ville."

Cyrus, ce nom rappelle le prince le plus accompli de toute l'antiquité profane, l'un des plus glorieux monarques qui aient commandé à des peuples. Les paroles sacrées que nous venons d'entendre donnent la cause de sa puissance et de sa grandeur. Il a été fidèle à sa mission divine ; aussi la victoire le suit partout : le colossal empire de Babylone est brisé par ses armes ; il hérite de toute la domination des rois d'Assyrie. Maître de tout l'Orient, il donne les lois les plus sages à son vaste empire. La Perse jette pendant un certain temps un grand éclat : le ciel récompense l'esprit de justice, la sobriété, l'obéissance aux lois, la sagesse de la constitution politique qui distinguent ce peuple. Toutefois, nous voyons la vengeance divine se faire sentir à Cambyse, qui prête l'oreille aux ennemis du peuple de Dieu, et veut empêcher la reconstruction du temple, et qui, d'ailleurs, étuit un prince cruel et dissolu. Son ambition le porte, après la conquête de l'Égypte, à assujétir l'Éthiopie ; ses armées y éprouvent les plus affreux désastres ; il est forcé au retour, après avoir perdu une immense multitude des siens, et bientôt une mort violente met fin à ses jours.

Un empire puissant reste à ses successeurs immédiats qui continuent à favoriser le peuple de Dieu. Mais l'ambition qui porta Darius à s'emparer de la Seythie, amena la perte de ses armées dans cette contrée barbare, et il eut la honte de voir ses lieutenants battus aux plaines de Marathon par une poignée de Grecs. En proie au plus fol orgueil, Xercès déclare à son conseil que les possessions de la Perse n'auraient d'autres limites que la voûte des cieus. Il veut envahir l'Europe, en commençant par la Grèce ; mais la tempête brise une partie de sa flotte, et le reste est anéanti à Salamine. Les petites villes d'Athènes, de Thèbes et de Sparte couvrent de honte par leurs victoires l'immense empire persan. Bientôt une insigne mauvaise foi, une cupidité sans bornes, un luxe effréné, des alliances incestueuses, mènent cette puissance à sa ruine.

Alexandre met le pied sur la terre asiatique ; en trois étapes, le Granique, Issus, Arbelles, il la parcourt en la subjuguant ; sa main incendie l'immense capitale où étaient réunies les richesses de l'Asie et de l'Égypte. Paersépolis a le sort de Babylone, et le royaume de Cyrus a sa ruine comme celui de Nabuchodonosor. Il est enseveli dans ce tombeau commun des nations dont parle le prophète Ezéchiel en un langage d'une si poétique énergie. Il s'adresse à l'Égypte, et il lui dit, parlant au nom de Dieu : " Je t'étendrai par terre ; tu seras la pâture des oiseaux du ciel ; je nourrirai de ta chair les bêtes de la terre ; les vallées seront remplies de ton sang ; les restes de ton cadavre seront traînés sur la montagne. A l'aspect de ta ruine, les autres nations trembleront ; l'horreur les saisira quand elles verront mon glaive voler sur elles à leur tour. Oui, continue le Seigneur, fais entendre un chant lugubre sur le peuple de l'Égypte, et précipite-le avec les nations les plus puissantes dans la terre la plus basse, avec ceux qui descendent au fond de la fosse. Là est Assur, avec toute sa multitude, ses sépulcres sont autour de lui, qui autrefois portait la terreur dans la terre des vivants ; là est Elam, c'est-à-dire la Perse, avec toute sa multitude, tuée par le glaive, et qui, après avoir effrayé les autres peuples, subit l'ignominie du tombeau. Là est Moloch et Thubal, et leur multitude ; là est l'Idumée et ses rois et ses chefs ; là tous les princes de l'Aquilon et tous les conquérants ; ils ont été conduits là tout tremblants et confus ; ils sont là avec ceux que la mort a frappés. J'ai répandu ma terreur sur la terre des vivants par ces coups de ma justice."

E.—A l'empire des Perses devait succéder celui des Grecs, selon la prophétie de Daniel. La Grèce quelle gloire rappelle ce nom ! Quelle est la cause de son étonnante prospérité ? Elle est due aux

vertus sociales de ses fondateurs. L'amour du bien public préside à ses commencements ; l'expédition des Argonautes délivre les mers des pirates qui les infestaient ; les travaux des héros à l'extérieur défrichant la terre inculte des Pelasges, purgent le pays des brigands qui le dévastaient. La guerre de Troie fait éclater le dévouement, le courage et la patience de ce peuple naissant. On voit chez les Grecs des vertus qui contrastent avec les vices des nations asiatiques, le mépris des richesses et du luxe, le sentiment de la dignité humaine, l'honneur personnel, un amour de la liberté civile et politique, qui, maintenu dans de certaines limites, est assurément louable, et un dévouement à la patrie animant d'un grand courage à la défendre et à contribuer à sa prospérité. La législation de Lycurgue, toute reprochable qu'elle ait été sous plusieurs points, soumettait les Spartiates à une vie dure et frugale.

La justice de l'Aréopage à Athènes a été célèbre, et le conseil des Amphyctyons était une institution magnifique propre à maintenir la paix, au moyen de la justice, entre les divers états de la Grèce. Et puis ce peuple, non plus que celui de Rome, n'a point connu la polygamie.

La Grèce a reçu une double mission de la Providence, d'abord celle d'être l'instrument de la justice divine à l'égard des Perses, et ensuite celle de cultiver et de répandre le goût des arts libéraux, des belles-lettres, de donner à l'intelligence humaine, une culture, un développement plus général, qui honorerait Dieu et servit à ses fins. La Providence voulut étendre dans toutes les contrées de la terre la connaissance de la belle langue grecque pour répandre la notion des livres sacrés qui devaient être traduits en cette langue, contribuer puissamment à la propagation du christianisme, et aider à la défense de l'Eglise par les écrits de ces Pères, de ces Docteurs éloquentes, qui ont employé cet idiome avec un si grand éclat pour eux-mêmes et une si salutaire lumière pour les autres. Voilà les causes providentielles de la gloire militaire, sociale et intellectuelle de la Grèce. Mais il faut le dire, la prospérité si resplendissante de cette contrée a été passagère ; elle s'est promptement éclipsée comme un brillant météore. L'opulence amena chez les Grecs l'oisiveté et le luxe, qui engendrèrent la corruption des mœurs ; la justice et l'ambition entrèrent dans l'administration de la chose publique ; la jalousie ne pouvait souffrir la supériorité d'un citoyen même sous le rapport de la vertu. Cette terre, si avide de sa liberté, regorgea d'esclaves. Athènes en comptait 350,000 sur 20,000 citoyens ; le patriotisme devint un fanatisme exigeant le sacrifice de l'honnêteté, de l'équité, des plus justes sentiments de la nature ; la fourberie s'insinua

dans les relations des divers états ; enfin ce peuple était aussi voué à une idolâtrie d'autant moins excusable chez lui qu'il était plus éclairé, et il avait incliné son oreille à l'enseignement des plus monstrueuses erreurs.

A ces causes diverses on sent arriver la décadence ; les guerres civiles la commencent, puis l'or, la fourberie et les armes de Philippe la consomment. La Grèce, victorieuse du grand Roi de Perse, maître de l'Orient, devient l'esclave du petit roi de la Macédoie.

B.—Cependant la gloire du nom des Grecs chez les autres nations est surtout due à Alexandre, le héros le plus extraordinaire de l'histoire profane des temps anciens. Écoutons ce que dit de lui l'écrivain sacré : “ Alexandre, fils de Philippe, régna d'abord sur la Grèce, puis étant sorti de la terre de Cethim, il vainquit Darius, roi des Perses ; il livra un grand nombre de batailles, s'empara des villes puissantes, il parvint jusqu'aux extrémités de la terre, et reçut les dépouilles d'une multitude de nations ; la terre se tut en sa présence ; puis son cœur s'éleva et s'enorgueillit. Après cela il tomba sur son lit, et il connut qu'il allait mourir. Il partagea son royaume à ses officiers, et les maux se multiplièrent sur la terre.”

Ces brèves mais énergiques paroles expriment toute la destinée d'Alexandre. Dieu l'a suscité pour faire de la Grèce une seule nation, abattre l'empire des Perses, renverser la puissance de Tyr, répandre au loin, par la conquête, la connaissance des arts et de la langue grecque, et préparer par là ses voies à la diffusion de l'Évangile. Ses prodigieux succès ont pu être une récompense des nobles qualités que son cœur a d'abord fait apparaître, et de ses égards à Jérusalem pour le Pontife et le peuple du Seigneur. Mais bientôt la puissance de son immense domination l'enivre ; il se livre à l'orgueil et à la débauche ; la main de Dieu le frappe à l'âge de 32 ans, et il ne laisse pas à sa race le monde qu'il a conquis.

Le partage de ses états amène des guerres sanglantes ; le règne des Séleucides en Asie, des Lagides en Egypte, n'est qu'une suite de violences, d'injustices, de carnages, punition de l'ambition, de la perfidie de ces primes. La vengeance divine atteint Séleucus Philopator dans son lieutenant Holopherne que les anges battent de verges, parceque, par l'ordre de son maître, il voulait s'emparer des trésors du temple ; et l'impie Antiochus, le sanguinaire bourreau des Machabés, après avoir vu son corps tout vivant dévoré par les vers, sa chair tombant en pourriture et causant une infection insupportable à son armée, meurt sur une terre étrangère en

confessant la justice de Dieu dont il avait si cruellement traité le peuple.

Bientôt les divers états qui avaient formé l'empire d'Alexandre tombèrent sous la puissance des Romains. Athènes et Sparte subissent un ignominieux esclavage ; le nom de Grec est un objet de mépris et de risée à Rome. Sous le souffle chrétien, le génie de la Grèce se ranime pour briller dans les écrits des Basile, des Grégoire, des Chrysostôme. Mais l'hérésie et le schisme répandent bientôt sur cette terre un venin qui pour jamais détruit en elle tout germe de gloire. Plus tard, le pied des Musulmans foule la tête des descendants de Périclès et d'Agésilas. Les superbes cités de la Grèce ne sont plus, en tout ou en partie, que des ruines ; quelque chose de la désolation de Babylone se fait sentir en cette contrée, et sur les débris de Sparte, dont il a peine à retrouver l'emplacement, Châteaubriand a fait entendre cette lamentation qu'on dirait empruntée à Jérémie : " Quel triste spectacle ! L'Eurotas coulant solitaire sous les débris du pont Babyx, des ruines de toutes parts, et pas un homme parmi ces ruines. Je restai immobile, dans une espèce de stupeur, à contempler cette scène. Un mélange d'admiration et de douleur arrêtaient mes pas et ma pensée ; le silence était profond autour de moi ; je voulus du moins faire parler l'écho dans ces lieux où la voix humaine ne se faisait plus entendre, et je criai de toute ma force : Léonidas ! Aucune ruine ne répéta ce grand nom, et Sparte même sembla l'avoir oublié ! "

La Grèce, grâce aux puissances européennes, a recouvré, de nos jours, une certaine existence politique ; mais c'est pour ainsi dire une vie d'emprunt, sans énergie, sans éclat.

A. ROME.—C'est de cette cité fameuse qu'il faut maintenant nous entretenir. La destinée de cette ville dans ses caractères essentiels a été prédite par le prophète Daniel, au milieu même de Babylone, la Rome de l'Orient. Après avoir vu, sous les formes de diverses bêtes, les royaumes des Assyriens, des Perses, des Grecs, le prophète voit apparaître une quatrième bête, plus forte, plus épouvantable que les autres. Elle brise tout et foule tout aux pieds. Il fut dit à Daniel que l'empire figuré par cette bête soumettrait tout à sa domination, mais que lui-même serait détruit, et que sa puissance serait donnée aux peuples des saints du Très-Haut.

Quelle est la raison de cette domination si glorieuse pour elle, exercée par Rome ancienne ? St. Augustin n'a pas hésité à dire que Dieu a voulu récompenser, en leur donnant la victoire, les vertus morales et civiles de ce peuple, quoiqu'elles fussent purement naturelles. Tout erroné et vicieux qu'il fut dans son objet

immédiat, Rome conserva toujours un esprit religieux, qui était un hommage rendu à la divinité. Longtemps elle se distingua par un caractère spécial de justice et de légalité; l'établissement de la censure montre chez elle le respect pour les mœurs publiques; l'agriculture y était en haute estime, et l'on se livrait volontiers au travail qu'elle demande; la vie des citoyens, dans les premiers temps de la république, était sévère et frugale; l'amour de la patrie était porté à un bien haut degré, et quelle patience, quelle constance, quel courage a manifesté ce peuple, dans cette longue suite de guerres qu'il a eues à soutenir! On trouve assurément dans l'histoire de Rome ancienne des traits nombreux de grandeur morale, et il est permis de croire que la justice, ou plutôt la bonté divine, a voulu récompenser une société dont l'esprit et les institutions étaient propres à les inspirer.

Mais si la gloire s'attache à Rome dès ses premiers jours, elle fut loin de goûter le bonheur; il y a un revers pénible au tableau de ces vertus que je viens de présenter: l'autorité paternelle était un cruel despotisme ayant droit de vie et de mort sur l'enfant; la femme, comme chez toutes les sociétés païennes, n'était guère qu'une esclave; l'avarice et l'usure infectèrent de bonne heure cette société; l'esclavage y était horrible; de tout temps on a trouvé chez les Romains une grande dureté de cœur, qui devait dégénérer plus tard en la plus sanguinaire cruauté. Aussi la félicité intérieure n'a guère été goûtée par ce peuple; les séditions étaient fréquentes chez lui; il y a toujours eu une lutte pénible entre les patriciens et les plébéiens. Puis au temps de sa plus grande gloire extérieure, éclatent ces épouvantables guerres civiles, où Rome est livrée, par ses propres enfants, au pillage, à l'incendie, au plus terrible carnage; les rues de cette ville regorgent du sang de ses citoyens, dans les proscriptions de Marius et de Sylla, d'Octave et d'Antoine. Et quelle destinée pour un peuple d'avoir toujours les armes à la main; d'être contraint par une force qui le domine de se livrer aux plus pénibles fatigues, dans des expéditions aux contrées les plus lointaines; que de sang Rome a versé en répandant celui des autres; et elle a connu aussi l'ignominie de la défaite sous les coups de Brennus, d'Annibal, de Mithridate, d'Arminius. Et que dire de l'affreux esclavage auquel a été assujéti, sous les empereurs, la ville maîtresse du monde! Quels cruels tyrans que Tibère, Néron, Domitien, Commode, Caracalla, et plusieurs autres; aucune pudeur, aucune propriété, aucune vie n'était en sûreté pendant le règne de ces affreux despotes; le sang coulait à leur caprice; comme ils se jouaient impunément de ce Sénat et de ce peuple Romain dont la majesté avait semblé si

grande ! nulle ville n'a subi une si ignominieuse servitude que Rome pendant la plus grande partie de la durée de l'Empire. Quelle punition de ses crimes la grande cité n'a-t-elle donc pas éprouvée ! Comme tout ce qu'elle a souffert compense la gloire de ses conquêtes !

Rome n'a remporté tant de triomphes que parce qu'elle a été l'instrument des vengeances divines sur les divers états qu'elle a soumis à son empire. Partout régnait l'idolatrie, l'iniquité, la corruption la plus effrénée ; Rome, selon l'expression du prophète, était chargée de tout briser. Qui a mieux mérité le sort qu'elle a subi que Carthage ? Une fourberie qui a flétri pour jamais son nom, *fides punica*, une horrible immoralité, l'oppression dont cette cité accablait les contrées soumises à son empire, une affreuse cruauté à l'égard des prisonniers de guerre, les sacrifices humains qui sans cesse ensanglantaient ses autels, avaient fait donner par le ciel à Caton l'inspiration du mot fameux *Delenda Carthago*.

B.—L'universalité de la domination de Rome s'explique par une autre cause ; elle devait faciliter la propagation de l'Évangile ; les diverses nations, ne formant qu'un empire, ne parlant que les deux langues grecques et latines, étant soumises aux mêmes lois, liées entre elles par les communications les plus étroites, tout cela frayait la voie aux apôtres de la doctrine du Christ. A la suite des armées des empereurs payens, marchaient les envoyés des pontifes chrétiens qui pénétraient avec elles chez les barbares pour évangéliser la paix du Seigneur. Sans cette fusion des peuples, bien des lenteurs et des difficultés eussent retardé les progrès de la sainte doctrine, tandis que par elle, en si peu d'années, elle s'est répandue d'une extrémité de l'empire à l'autre.

J'ajouterai que si jamais la Providence s'est manifestée dans le sort des empires, c'est dans ce qui concerne Rome. On voit dans toute sa destinée une idée qui la domine, qui en ramène ses diverses phases à un but unique. Rome chrétienne explique, complète Rome païenne. Rome ancienne devait être grande pour être la figure prophétique de Rome, centre du monde catholique. Tout dans le passé de la grande cité est un symbole de la destinée que la croix devait lui faire. Ne voyez-vous pas que l'autorité qui préside à Rome, le roi, le consul, le dictateur, l'empereur, c'est le Pape ; le Sénat, le Sacré Collège ou les conciles ; les proconsuls, les Evêques qui régissent les provinces ecclésiastiques ; les généraux envoyés à la conquête des royaumes, les missionnaires qui vont évangéliser les peuples ; le triomphe des vainqueurs, la magnifique cérémonie de la canonisation des saints qui ont remporté la victoire sur le monde ennemi de l'Eglise ?

C.—Cependant cette transformation de Rome payenne en Rome chrétienne ne devait avoir lieu que par l'anéantissement de la première ; la voix de ses crimes avait crié trop fortement pour que la justice du ciel ne l'atteignit pas, et ne lui fit pas sentir ses coups. Son ambition de conquête avait servi les desseins de la Providence ; mais elle avait inondé le monde d'une mer de sang ; outre son idolâtrie qui avait deifié tous les monstres et tous les vices, et son affreuse immoralité, qui, suivant l'expression de l'un de ses poètes, faisait rougir le soleil, il y avait en elle une cruauté qu'aucun peuple sauvage n'a surpassé. Quelle horreur que ces combats où l'on forçait 10, 15, jusqu'à 20 mille hommes de s'égorger pour l'amusement de l'empereur ou du peuple. Mais c'était un autre sang qui surtout demandait vengeance au ciel, celui des apôtres du Christ, des chefs de son Eglise et de 12 millions de martyrs, qui ont été successivement, pendant trois siècles, l'objet de la plus atroce barbarie dont les horreurs aient fait frémir le genre humain. Aussi quel terrible châtement a amené la ruine de l'empire Romain !

D.—Il est à propos de remarquer d'abord qu'elle a été la punition personnelle des bourreaux des martyrs. Presque tous les auteurs des dix grandes persécutions dont l'Eglise a souffert pendant les trois premiers siècles, ont péri d'une mort où la main vengeresse de la Providence se faisait sentir. Qui a fait mourir le premier pape ? C'est cet homme qui porte le nom de Néron, l'horreur du genre humain, monstre de cruauté et de débauches, qui voyant la révolte de ses sujets indignés, menacé de leur vengeance, va se cacher dans la plus misérable retraite, et finit par se donner la mort. Domitien meurt d'un coup de poignard. Sévère expire dans le désespoir, disant ce mot fameux : " J'ai été tout et rien ne m'a servi : " *omnia fui, et nihil expedit*. Déce périt dans la fange d'un marais ; son corps devient la pâture des bêtes et des oiseaux de proie. Valérien, fait prisonnier par le roi de Perse, devient l'esclave et le jouet de son vainqueur, qui le fait incliner pour mettre le pied sur son dos quand il monte à cheval, et ne le fait mettre à mort qu'après plusieurs années d'affreux traitements. Dioclétien, forcé d'abdiquer l'empire, après des jours de douleur et de désespoir, s'ôte la vie par la faim ou le poison. Maximien, chassé de Rome par son fils, est condamné à la mort par son gendre, qu'il avait voulu assassiner. Maxence vaincu périt dans le Tibre. Galère expire dans les plus affreuses douleurs, implorant les prières des chrétiens qu'il avait si horriblement persécutés. Maximin, poursuivi par son ennemi, prend un poison qui lui cause, pendant plusieurs jours, d'épouvantables souffrances ; il meurt en

croyant voir le Christ irrité contre lui. Julien rétablit le culte des idoles et renouvelle les persécutions. Il se promet l'empire du monde, et après deux ans de règne, il meurt au combat, frappé d'une main inconnue, et faisant entendre ce mot célèbre : " Tu as vaincu Galiléen."

E.—Il ne faut pas croire que le paganisme ait cessé aussitôt après la conversion de Constantin : il était trop enraciné dans les mœurs, dans toute la vie sociale ; il favorisait trop les païens pour qu'il ait pu disparaître en si peu de temps. A Rome une grande partie des familles patriciennes en demeurèrent longtemps affectées. Sous Théodose nous voyons Symmaque demander le rétablissement de la statue de la Victoire. Le paganisme s'était surtout réfugié dans les bourgs, de qui il a reçu son nom *Pagani*, habitants des bourgs. Et il faut le dire, il avait repris un certain empire sur la société chrétienne, dans une grande partie de laquelle il avait fait passer ses mœurs. Lisez les écrits de tous les Pères de ce temps ; vous y voyez une désolante peinture de la corruption qui se trouvait chez les fidèles. Aussi attribuent-ils les malheurs, préludes de sa chute, dont souffrait déjà l'empire, aux vices de la société, toute chrétienne qu'elle fut.

Cependant on peut dire que c'est Rome, à cause de ses iniquités d'autrefois, que Dieu a voulu surtout châtier ; il a attendu toutefois que le christianisme fut dominant dans l'empire, afin que la société ne périclât pas tout entière sous les coups des barbares, et que ceux-ci fussent conquis par la croix et civilisés par elle.

A.—Quelle manifestation de la justice divine que l'invasion de ces peuples féroces et leurs épouvantables ravages. Chateaubriand dans ses *Etudes historiques*, l'a décrite avec une plume empruntée à Bossuet. Nous voyons ces nations barbares partir des contrées les plus obscures animées d'une fureur de détruire que rien ne peut calmer. Je ne puis m'arrêter, disait Alaric, quelqu'un me pousse et me presse à saccager Rome." Athaulphe, son successeur, répétait : " J'ai la pensée d'effacer le nom romain de la terre." Maître, dit le pilote qui conduit Genséric, " à quel peuple veux-tu porter la guerre ? "—" A celui contre qui Dieu est irrité."

Et les voyez-vous ces Goths, ces Vandales, qui se ruent sur la grande cité ? Mais Rome saccagée par ces peuples devait subir une humiliation plus grande. Elle devait voir sa domination anéantie par une peuplade tout-à-fait inconnue. Les Hérules ! qui jamais avaient ouï ce nom ? Les voici : leur chef dépose Augustule, l'héritier d'Auguste. C'en est fait, il n'y a plus d'empire romain. Ce colosse a succombé sous les coups des Hérules ; ceux-ci ont accom-

pli leur œuvre ; ils ont soumis le peuple roi du monde, ils disparaissent ; on n'en entend plus parler.

Cependant Rome n'avait pas encore payé toute sa dette : Totila met la dernière main à sa ruine ; il entre dans la ville, la saccage de fond en comble, la dépeuple de tous ses habitants. Rome devint, à la lettre, un désert. Lorsque Bélisaire s'avança, quelques temps après, pour y entrer, il ne pénétra qu'avec peine, au milieu des immenses débris des fastueux monuments de la maîtresse de l'univers. Tout à-coup son oreille est frappée, qu'entend-il ? le cri des bêtes féroces, se jouant au soleil sous des restes de portiques de marbre, ou mugissant, en rongant les os déjà blanchis des squelettes jetés ça et là parmi les décombres. Il appelle les Romains. Pas une voix humaine ne lui répond. Le silence règne partout, c'est la paix du tombeau. Il n'y a plus un seul habitant dans Rome, devenue une immense solitude ; seulement on croit entendre résonner, sortant du tombeau de Tacite, le mot fameux : *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant*. Mais bientôt le Pontife Romain accourt ; et sur les ruines de la ville des Césars, il médite les paroles du prophète, concernant le grand empire : Le jugement aura lieu afin que sa puissance soit détruite ; et le pouvoir sera donné au peuple des saints du Très-Haut.—Daniel VII.

D.—Le christianisme a dominé la société ; sous son empire, la même loi providentielle se fait sentir ; la soumission à la foi, la pureté des mœurs, le dévouement à l'Eglise font la prospérité des princes et des peuples ; des dispositions opposées amènent tôt ou tard des châtiments qui laissent leur trace dans l'histoire. Voyez dès les premiers jours du triomphe de l'Eglise. Par la prospérité de ses armes, la sagesse de sa législation, l'honneur attaché à sa mémoire, Dieu a récompensé Constantin d'avoir fait briller la croix sur sa couronne. Comme il est glorieux aussi le nom de cet empereur si soumis à l'Eglise, et si terrible à ses ennemis, Théodose le Grand !

Regardez maintenant ces hordes barbares qui font irruption au centre et au midi de l'Europe. Pourquoi n'ont-elles pas toutes le même sort ? Les unes qui ont eu pour rois Alaric, Genséric, Attila, Théodoric, et qui ont fait souffrir l'Eglise, ont passé en détruisant tout, et laissé un nom abhorré. Les Ostrogoths, les Vandales, les Huns, n'ont point eu, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, de postérité. Les Francs, les Saxons, les Visigoths acceptent la foi chrétienne, et ils font ces grandes nations, la France, l'Angleterre, l'Espagne. Le premier des peuples que je viens de nommer a été le plus prompt à embrasser la foi catholique ; aussi la France a-t-elle eu l'honneur de porter le nom de fille aînée de l'Eglise.

Le Pape Saint Grégoire le Grand a dit d'elle que c'était le plus beau royaume après celui du ciel, et Alexandre III que ce royaume est béni et chéri de Dieu, et que son exaltation est inséparable de celle de l'Eglise.

Il faut observer que chez les nations chrétiennes le châtement des fautes qui s'y commettent n'est pas aussi terrible, aussi prompt que chez les peuples infidèles. Dieu n'y est pas offensé par la monstruosité de l'idolâtrie. Si, malgré les désordres moraux, la foi s'y conserve, elle est un honneur constant rendu à Dieu qui calme sa colère : le sacrifice de l'autel est une expiation, une réparation continuelle : un grand nombre de fidèles, d'âmes saintes, font compensation aux vices des autres, et il se trouve des voix puissantes auprès de Dieu pour implorer sa miséricorde. De temps à autre sans doute la justice divine se fait sentir par des coups plus ou moins éclatants, mais ils vont rarement jusqu'à amener la ruine totale des Etats, la destruction complète des nationalités. Les fléaux du ciel, en punissant les crimes, deviennent pour la société sur laquelle ils tombent, une leçon qui peut lui être salutaire.

Cependant nous voyons les nations orientales perdre bientôt l'éclat de leur nom et subir la domination étrangère. Antioche, Alexandrie avaient brillé d'une grande gloire par ces docteurs de l'Eglise, d'une science si profonde, d'une si admirable éloquence, Origène, Clément, Cyrille, Chrysostôme ; mais le caractère grec ne céda pas assez à l'influence du christianisme ; son esprit de subtilité, de division amena ces diverses hérésies d'Arius, de Nestorius, d'Eutychès, qui ont causé tant de troubles dans l'Eglise. La foi catholique fut persécutée. Une grande dissolution de mœurs avait corrompu ces sociétés. Quand la mesure des iniquités fut rendue à son comble, elles furent condamnées à subir la terrible invasion de l'Islamisme. Mahomet a été l'Attila de l'Orient, un fléau de Dieu chargé de punir des nations qui avaient, par leurs vices, déshonoré leur nom de chrétiennes. L'étonnante rapidité de ses conquêtes et de celles de ses premiers successeurs ne s'explique que par une mission semblable à celle que nous avons vu donner aux chefs des barbares qui ont détruit l'empire romain. Cette terre d'Afrique sur laquelle le christianisme avait jeté une splendeur si éclatante par les écrits de Tertulien, de Saint Cyprien et de Saint Augustin avait oublié depuis longtemps les enseignements de ces immortels génies. La foi s'éteignait graduellement dans diverses hérésies et dans la corruption morale. Elle aussi était prête à l'envahissement de la puissance musulmane. Celle-ci passa bientôt en Espagne. Elle y fut appelée immédiate-

ment par le Comte Julien, voulant venger l'outrage qu'il avait reçu dans l'enlèvement de sa fille par Rodrigue, roi des Visigoths. Mais la voie était toute frayée dans ce pays pour les Arabes, par les conséquences funestes de l'Aréanisme qui l'avait longtemps désolé, par les agressions de plusieurs de ses souverains contre les libertés de l'Eglise, par ses fréquentes révolutions dynastiques, par une immoralité qui infectait en partie le clergé même, et par une misère générale qui se faisait sentir chez ce peuple et lui ôtait toute énergie. Aussi la défaite de Xérès le soumit pour des siècles à la domination de l'Islamisme. Mais Pélage, prince de la dynastie royale, se réfugia dans les montagnes des Asturies ; une protection sensible du ciel lui fait repousser les troupes qui le poursuivent, il demeure docile aux enseignements et aux préceptes de la foi, et fonde, pour ainsi dire, cette nation espagnole, qui devait fournir une suite de rois si glorieux par leur valeur et leurs exploits, reconquérir sur les Arabes tout son territoire, découvrir le Nouveau-Monde, et acquérir un empire étendu sur lequel, d'après le mot fameux du plus puissant de ses monarques, le soleil ne se couchait point.

Le Croissant a voulu soumettre aussi la France à son empire. Mais il a rencontré la Croix dominant de toute sa puissance les esprits et les cœurs. Aussi là, il a été écrasé par un marteau dont les coups étaient portés par la main puissante du père de Pepin, de l'aïeul de Charlemagne, les futurs défenseurs du Vicaire du Christ. La défaite des Musulmans à Poitiers par Charles Martel a sauvé l'Europe civilisée de la barbarie musulmane.

E.—Ces mots de civilisation, de barbarie que vous venez de préférer m'inspirent une observation qui est, ce me semble, bien décisive en faveur de la thèse que nous soutenons. La civilisation, c'est pour une société, la prospérité matérielle et intellectuelle. La barbarie, c'est tout l'opposé. Personne assurément, dans ce siècle surtout, soi disant si ami des lumières, du progrès, ne soutiendra que les nations barbares soient aussi heureuses que les peuples civilisés : Eh bien, maintenant, faisons le tour du monde. Regardons... où la barbarie subsiste encore ? Là où la foi évangélique ne domine pas... Quels sont les peuples civilisés, ceux chez qui se cultivent avec éclat les sciences, les lettres, les arts, et se conserve le respect des lois sociales ? Ceux-là seuls qui croient à la divinité du Christ... Est-il des nations dont la civilisation autrefois florissante s'est à peu près éteinte ? oui, celles qui ont quitté l'Évangile pour le Coran. Il est donc vrai de dire avec Châteaubriand : la croix c'est l'étendard de la civilisation. Oui l'ignorance, des superstitions grossières, un despotisme qui fait subir un honteux esclavage, la

violation des lois de la justice et de l'humanité, voilà ce qui se trouve partout où l'empire du Christ n'est pas reconnu. Cela ne prouve-t-il pas que le bonheur de l'ordre temporel est en mesure de la soumission aux révélations divines ?

B.—Revenons au cours des faits de l'histoire.—L'empire de Constantinople a jeté quelque splendeur tant qu'il s'est tenu attaché à Rome. Le règne de Justinien fut glorieux parce que Dieu l'avait appelé à détruire par ses deux grands capitaines Bélésaire et Narsès la puissance des Vandales et des Ostrogoths, dont les crimes avaient excité sa colère. La foi et la piété d'Héraclius lui firent remporter sur les Perses cette éclatante victoire qui amena la restitution de la Sainte Croix. Mais voici bientôt l'hérésie des Iconoclastes, puis le schisme de Photius, enfin la séparation totale d'avec Rome sous Michel Cérulaire.—Depuis, quelle ignoble existence pour l'empire grec, quelle suite de révolutions de palais, de défaites ignominieuses, de bassesses et d'immoralités ! Il a duré longtemps mais ce n'est que pour être voué au mépris de la postérité sous le nom de Bas-empire. Enfin aussitôt après un dernier refus de revenir à l'unité catholique, il a été détruit par Mahomet II. Ce peuple rebelle à l'autorité du Vicaire de Dieu est devenu l'esclave des Ottomans qui ont fait peser sur lui le joug le plus cruel.

J. S. RAYMOND, Ptre.

(à continuer)

DOULEURS ET JOIES

Suite.

XI.

Cette nuit fut longue et triste pour Jean Villars.

Le lendemain, aux premières heures du jour, tout le village était sur pied. Personne n'ignorait la nouvelle de la décision du Conseil à l'égard du prisonnier. Les plus ardents de la nation étaient fort mécontents, mais ils n'osèrent pas désobéir au Grand Chef. Le prisonnier ne fut donc pas inquiété. Souvent il voyait venir des sauvages qui le regardaient d'un œil de mépris et passaient outre. D'ailleurs leur attention était toute entière à examiner les présents des Anglais. Les diverses armes à feu qu'on avait apportées excitaient au plus haut point leur curiosité.

Jean Villars vit s'avancer vers lui le Grand Chef. Plusieurs sachems l'accompagnaient. Lorsqu'il fut près du captif il s'arrêta et sembla l'examiner attentivement. Il lisait sur son visage et cherchait à découvrir les pensées de son âme. Après quelques instants, il dit :

—Frère, les esprits ont voulu que tu tombasses entre nos mains. La nation voulait ta mort, mais j'ai intercédé pour toi et je t'accorde la vie, moi, ainsi que les sachems qui composent le Conseil de la nation des Chicacas. Tu resteras au milieu des peaux rouges qui te regarderont comme un frère, et tu leur enseigneras le maniement des armes que nos amis les Anglais viennent de nous fournir, après quoi il te sera peut-être permis de retourner chez les tiens.

Il donna ordre de couper les liens du prisonnier, qui fut conduit dans une cabane préparée par le Grand Chef. On lui apporta ensuite à manger. Ce repas consistait en maïs bouilli et en une

espèce de sagamité. Quelque répugnance que Jean Villars eût à prendre ces aliments, la faim dont il était dévoré lui fit surmonter son dégoût.

Il passa le reste de la journée dans sa cabane, à réfléchir sur le sort qui l'attendait. On comprend que de bien pénibles pensées affluaient dans son esprit. Il se voyait captif au milieu des Indiens, condamné à mener la vie des bois. Néanmoins il s'estimait heureux d'avoir échappé à une mort affreuse. C'est ainsi qu'on accepte avec joie un malheur, lorsqu'il nous fait échapper à un malheur plus grand.

Ce bienfait que Dieu nous a accordé, notre sauvegarde en cette vie de contrariétés, l'espérance, vint ranimer son courage. Il était maintenant à peu près certain de recouvrer tôt ou tard sa liberté. Mais d'un autre côté, que deviendraient ses deux pauvres enfants ? Qu'étaient-ils devenus à cette heure même ? Peut-être le navire était-il rendu à la Nouvelle-Orléans, et quel désappointement pour sa fille de n'y pas rencontrer son père !

La nuit vint interrompre l'amertume de ses réflexions. La fatigue et le sommeil le gagnèrent bientôt. Il s'étendit sur une couche de planches fort étroites recouvertes d'une natte. Son état d'extrême lassitude lui fit goûter un sommeil bienfaisant. Deux Indiens avaient été commis à sa garde.

Il serait superflu de raconter la vie que menait Jean Villars, au milieu des sauvages, de décrire toutes les amertumes, les ennuis et les découragements qui s'emparaient parfois de son âme.

Les Indiens, cependant, ne le maltrahaient point. Ils suivaient en cela la volonté du Grand Chef qui s'était constitué son protecteur. Voyant les égards qu'il lui portait, ils tâchaient de l'imiter en témoignant au guerrier blanc des marques de bienveillance. Souvent Kironkis le prenait à part et lui adressait une foule de questions sur les usages des Français où régnait le Grand Soleil, et Jean Villars le satisfaisait en tous points. Il espérait qu'en gagnant ainsi l'affection des Indiens il obtiendrait sa liberté. Comme il était constamment sous la surveillance des Sauvages, il lui aurait été inutile et même dangereux de tenter de s'évader.

XII

On était en janvier. Deux mois s'étaient écoulés sans qu'il ne fût survenu aucun changement particulier dans l'existence de Jean Villars. Mais à cette époque, un événement, aussi pénible

qu'inattendu, vint jeter la consternation parmi les Indiens : le Grand Chef était atteint d'une maladie dont la mort devait être le résultat inévitable.

Grand fut le désespoir des Chichacas de perdre leur chef que le courage et l'intrépidité avaient rendu célèbre. Le village en apprenant cette nouvelle remplit l'air de cris et de hurlements. Lorsque sa dernière heure arriva, les sachems se rendirent à la cabane du mourant pour entendre ses sages et derniers avis. Le jongleur y était aussi et ce fut en vain qu'il se livra au plus violent désespoir. Son art ne servit à rien dans le traitement du malade qui rendit bientôt l'esprit.

Ce ne furent que pleurs et gémissements durant toute la nuit et le lendemain.

Les funérailles eurent lieu deux jours plus tard. Le mort fut revêtu de ses plus précieux ornements. Les sachems, les guerriers, les femmes et les enfants prirent place, chacun suivant son rang.

Quatre guerriers enlevèrent le corps qu'ils portèrent sur leurs épaules jusqu'à un champ appelé le *bocage de la mort*.

Arrivés près de la fosse, plusieurs guerriers prononcèrent des discours qui rappelaient les vertus du défunt. La fosse dans laquelle le mort devait être placé était large et profonde. Les parois en étaient tapissées de belles pelleteries. Les quatre sauvages déposèrent leur frère dans le *cercueil*, que l'on planta debout à la tête de la fosse ouverte.

Ses armes furent placées à ses côtés et on le revêtit de terre de manière à ne pas le toucher.

Les parents du Grand Chef coupèrent leurs cheveux en signe de deuil, cessèrent de se peindre le visage et furent quelque temps sans reparaitre aux assemblées publiques.

La mort de Kironkis enleva à Jean Villars sa dernière espérance. Il était maintenant à la merci des Sauvages, et le nouveau chef n'avait pas pour lui les mêmes attentions que le chef défunt.

Cependant un événement d'un autre genre eut lieu, peu de temps après la mort de Kironkis.

Quoique les sombres inquiétudes de Jean Villars le rendissent d'ordinaire indifférent à tous les usages des Indiens, ce ne fut pourtant pas sans intérêt qu'il vit comment se faisaient les traités de paix et d'alliance entre eux.

Les Chichacas avaient été en guerre depuis longtemps avec les Illinois. La mort du Grand Chef avait suspendu les hostilités. Une députation de ces derniers qui étaient venus assister aux funérailles amena des pourparlers. Il fut même convenu que les Chichacas recevraient une ambassade des Illinois.

Au jour convenu, dès que le Grand Chef fut averti de l'arrivée prochaine des ambassadeurs, il ordonna aux maîtres des cérémonies de faire les préparatifs de la réception, nommant en même temps ceux qui devaient nourrir les envoyés.

Le jour de l'entrée au village des ambassadeurs, chacun prit place suivant son rang.

Les Illinois arrivèrent bientôt. Lorsqu'ils furent à cinq cents pas du Grand Chef, ils s'arrêtèrent. Six des meilleurs chanteurs s'avancèrent à la tête du cortège et entonnèrent le chant de la paix. Le Grand Chef fit signe ensuite aux ambassadeurs d'approcher. Les principaux de l'ambassade prirent les devants et se présentèrent en dansant et se donnant de grands mouvements. Ils portaient un calumet, symbole de la paix.

Ce calumet se composait d'un fourneau de pierre rouge et d'un tuyau de bois long d'environ quatre pieds et peint de diverses couleurs.

Un des chefs le remplit de tabac, puis, le tenant d'une main, il s'avança vers le Grand Chef et le lui présenta. Celui-ci tira quelques bouffées. Les ambassadeurs fumèrent ensuite poussant vers le ciel la première bouffée de fumée de leur tabac, la seconde vers la terre et la troisième autour de l'horizon. Cela fait ils présentèrent le calumet aux parents du Grand Chef et aux chefs subalternes. Puis, ils le posèrent sur des fourches plantées dans l'enceinte et l'orateur de l'ambassade prononça son discours qui dura une heure.

Alors le Grand Chef fit signe aux ambassadeurs qui étaient demeurés debout de s'asseoir sur des sièges placés pour eux auprès de lui. Il répondit à leur discours et parla aussi une heure entière.

Ces préliminaires terminés, le maître des cérémonies alluma un grand calumet de paix et y fit fumer les ambassadeurs qui avalèrent la première gorgée. Le Grand Chef leur demanda ensuite des nouvelles de leur santé, après quoi on les conduisit dans la cabane qui leur était réservée et où on leur servit un grand festin.

Le soir du même jour, le Grand Chef se disposa à leur rendre visite. Mais au moment de sortir de sa cabane, ils vinrent le chercher et le portèrent sur leurs épaules dans leur logis et le firent asseoir sur une grande peau. L'un d'eux se plaça derrière lui, appuya ses deux mains sur ses épaules et le secoua assez longtemps, tandis que les autres, assis en rond par terre, chantaient leurs belles actions de guerre.

Tous les matins pendant plusieurs jours, ces visites se renouvelèrent ; mais à la dernière, le cérémonial changea. Un poteau fut planté au milieu de la cabane des ambassadeurs, qui s'assirent tout

autour. Le Grand Chef, accompagné de plusieurs vaillants guerriers, se rendit à leur cabane. Ces guerriers étaient parés de leurs plus belles robes. Ils dansèrent et tour à tour frappèrent le poteau en racontant leurs plus beaux faits d'armes, après quoi ils firent des présents aux ambassadeurs. La paix pouvait être considérée maintenant comme conclue.

Le lendemain de cette fête, les ambassadeurs eurent, pour la première fois depuis leur arrivée, la permission de se promener par tout le village. Tous les soirs, on leur donnait des fêtes qui ne consistaient que dans des danses.

Quand ils furent sur leur départ, on leur fournit toutes les provisions dont ils avaient besoin durant leur voyage.

La saison de l'hiver finissait. La paix conclue avec les Illinois, on songea à d'autres occupations. D'ailleurs le retour prochain de l'été leur rappelait les belles promesses des Anglais à propos de l'échange de leurs produits de chasse contre des marchandises européennes.

Ce qu'il y avait de plus noble pour l'Indien après la guerre, c'était la chasse, car c'était là qu'il pouvait obtenir la gloire pour laquelle il bravait tout, la faim, les fatigues et la mort même. Une partie de chasse qui devait durer un mois fut donc organisée. Tout le village y prit part.

Après les invocations aux dieux à qui on demandait non pas de terrasser les animaux, mais de les rencontrer, les chasseurs partirent pour les forêts. Jean Villars fut contraint de les accompagner. Il suivait une troupe de jeunes sauvages.

Ce ne fut cependant pas sans une certaine satisfaction qu'il se vit obligé de prendre part à cette expédition. En s'éloignant de ce lieu où il avait mené une si triste vie, il espérait que l'existence nouvelle qui s'offrait à lui pourrait lui ménager une chance de salut. Il se trompait ; il vit bientôt s'évanouir son illusion. Le temps n'avait pas encore marqué l'heure de sa délivrance. Toujours surveillé par quelques Indiens il s'aperçut bientôt que toute tentative d'évasion pourrait lui devenir fatale. Il dut tout ce mois encore trainer sa misérable existence dans les forêts.

Les sauvages furent de retour au bout d'un mois. La chasse avait réussi au-delà de leurs espérances. Cela était dû en grande partie au fait qu'ils avaient pu parcourir une plus grande étendue de pays sans craindre d'être inquiétés. Ce ne furent que rejoissances pendant plusieurs jours. On dansait en faisant mille grimaces et contorsions.

Le Grand Chef fit cesser les fêtes. Un soir il rassembla la plupart des guerriers et leur annonça qu'on partirait le lendemain

pour aller faire la traite chez les anglais de la Caroline. Il fut décidé d'amener le guerrier blanc.

XIII.

L'aurore du lendemain vit tous les sauvages activement occupés ; les femmes et les enfants étaient mêlés aux hommes. Quelques-uns dansaient en poussant des cris de joie ; d'autres préparaient des peaux ou des ouvrages travaillés de leurs propres mains.

Le Grand Chef, entouré de plusieurs guerriers, semblait tenir conseil. La plus grande partie de la journée fut employée aux préparatifs du départ.

Vingt-cinq guerriers devaient faire partie de l'expédition. Vers le soir ils se mirent en marche. Ils suivirent un sentier connu et désert le-long de la rivière des Aliboumous. Après une journée et demie de marche, ils arrivèrent à un village appelé Kitaba, et habité autrefois par des Chichacas.

Ce village était désert. Des touffes de lianes s'élevaient sur les lieux où jadis des cabanes avaient été construites.

A l'extrémité de la place on voyait encore un temple construit des mêmes matériaux que les cabanes. C'était un carré long d'environ quarante pieds sur vingt. Il avait aux deux extrémités comme deux girouettes de bois représentant fort grossièrement deux aigles. Une entrée donnait vers le milieu de la longueur du bâtiment. De petits amas de pierres placées aux deux côtés servaient de bancs. Ce temple était tapissé en dedans et le pavé couvert de nattes de cannes, mais ces décorations portaient les marques de la décrépitude causée par le temps.

On voyait de ces temples dans plusieurs parties de la Louisiane. (1)

Ces édifices étaient consacrés au culte du soleil.

Le Grand Chef, suivi des Indiens, pénétra dans l'enceinte grossière. Ils offrirent sur une bûche allumée les prémices de leur chasse pour se rendre les esprits favorables.

Ils repartirent le même soir, et deux jours plus tard, Jean Villars apercevait les habitations des Anglais. C'était la première fois depuis qu'il était prisonnier qu'il voyait des villages habités par des Européens. Aussi la pensée de revoir des hommes civilisés fit tressaillir son cœur de joie et d'espérance. Il sentait approcher l'heure de sa délivrance.

(1) Charlevoix.

A la vue des villages des Anglais, les Indiens poussèrent des cris de joie. Deux sachems furent expédiés pour prévenir le Gouverneur de leur arrivée. Celui-ci leur avait promis audience, honneur qu'ils regardaient comme extraordinaire. Ils gardèrent cependant la gravité qui convenait et qu'ils savaient de mise en pareilles circonstances. Ils entrèrent bientôt dans la capitale du gouvernement de la Caroline.

Aussitôt que l'arrivée des Indiens fut connue, une foule curieuse et empressée accourut sur leur passage.

On y voyait surtout des commerçants qui venaient échanger leurs marchandises pour les produits des Sauvages. Les fenêtres regorgeaient de spectateurs. Un détachement de soldats vint à leur rencontre et les conduisit à un édifice public où les attendait le Gouverneur.

Dans la salle principale était le Gouverneur, les officiers du gouvernement et les notables de la ville. Plusieurs dames avaient pris place sur des sièges réservés. Une jeune demoiselle, qui devait être sans doute sa fille, se tenait à côté du gouverneur. Ses grands yeux bleus révélaient une grande douceur et une extrême sensibilité. Lorsque les sauvages parurent, ils furent très-étonnés et presque interdits en présence de tant de magnificences. Le gouverneur fit signe au Grand Chef d'approcher, tandis que les Indiens s'asseyaient sur des sièges placés au centre de la salle.

Le chef fit alors un discours dans le langage figuré des Indiens. Il raconta d'abord la mort du grand Kironkis, puis la conclusion du traité de paix avec les Illinois, enfin il dit combien la chasse avait été heureuse et vanta fort haut les produits qu'ils apportaient.

Pendant qu'il prononçait cette harangue, les regards des spectateurs allaient du Grand Chef aux autres sauvages et alternativement. Leur costume et leurs manières excitaient au plus haut point la curiosité. Les uns étaient enveloppés d'une peau de buffle; les autres, tatoués de la tête aux pieds, ressemblaient à des statues égyptiennes. D'autres encore avaient entremêlés à des porcelaines, à des plumes, à des becs d'oiseau, à des griffes d'ours, à des cornes de buffle, etc., des ornements européens. Leurs visages étaient bariolés de diverses couleurs ou peints de blanc et de noir.

Cependant, il y avait un personnage qui attirait l'attention d'une manière toute spéciale. C'était un homme déjà assez avancé en âge, que l'on reconnut pour être français. Sa démarche était noble et sa figure révélait de grands chagrins. Et qu'y a-t-il de plus triste que le cœur de l'homme dont un destin cruel a enlevé les espérances, a détruit les illusions d'un avenir brillant et heureux ! Tout y est désolation, ruines, tristesse. La mort ne laisse pas de

Traces plus dignes de pitié sous le toit où elle moissonne ses victimes ! Il ne parlait point et semblait implorer la pitié des spectateurs. Cet homme, c'était Jean Villars.

La jeune fille dit quelques mots à l'oreille du chef de l'Etat, son père. Celui-ci inclina la tête en signe d'assentiment à ce qu'elle venait évidemment de lui demander. Cette action n'échappa point à l'attention de Jean Villars. Les regards que la jeune fille jetait parfois sur lui exprimaient la plus vive sympathie.

Lorsque le Grand Chef eut cessé de parler, le gouverneur lui demanda des nouvelles de sa santé et de celles des sauvages. Il le félicita d'avoir été élu chef des guerriers de la nation des Chichacas et de la réussite de la chasse. Il annonça que le lendemain on s'occuperait de l'échange des marchandises et qu'ils recevraient de grands présents.

S'adressant ensuite au Grand Chef :

—Mais, dit le gouverneur, j'aperçois ici un guerrier de la nation des Français. Serait-ce un frère qui est venu chercher l'hospitalité dans vos cabanes ou bien est-il retenu prisonnier au village des guerriers à la peau rouge ? Dans ce cas, quel crime aurait-il donc commis pour mériter un pareil sort ? Raconte à ton ami l'Anglais ce que tu sais à propos du guerrier blanc.

Alors le Grand Chef relata au gouverneur l'histoire de la capture de Jean Villars, comment il s'était égaré dans les bois, la décision du Conseil à son égard, l'amitié que lui avait vouée Kironkis, les services rendus aux Chichacas en leur enseignant le maniement des armes à feu qu'ils avaient reçues des Anglais l'année précédente. Il ajouta que le guerrier blanc avait plusieurs fois demandé à être remis en liberté, mais qu'on lui avait refusé cette faveur de peur qu'il ne revint avec un parti de Français porter la guerre contre la nation.

Pendant qu'il parlait ainsi la jeune fille pleurait. Appuyée sur le dos du fauteuil de son père elle avait écouté attentivement ce qu'avait dit le chef sauvage. Elle parla de nouveau à son père, tandis que plusieurs personnes de l'assemblée criaient : "Grâce ! grâce ! pour le prisonnier."

La figure de Jean Villars brillait d'espérance ; allait-il obtenir sa liberté ? Le gouverneur proposa au Grand Chef de garder le prisonnier. Celui-ci hésita sur la réponse qu'il devait donner ; il ne voulait pas offenser par un refus celui dont il espérait recevoir de riches présents. Il se tourna du côté des sauvages pour connaître leur avis. Quelques-uns, élevant la voix, dirent qu'ils ne consentiraient pas à laisser aller le prisonnier. D'autres, avec le Grand Chef, proposèrent de le lui céder moyennant rançon. Le

gouverneur promit de payer la rançon exigée, laquelle serait divisée entre le Grand Chef et les sauvages.

Les Indiens furent ensuite congédiés.

Lorsqu'ils eurent quitté la salle, Jean Villars, rendu à la liberté, s'approcha de la jeune fille, la figure rayonnante de bonheur, baisa la main qu'elle lui abandonna et ses lèvres balbutièrent quelques paroles de la plus vive reconnaissance.

Il remercia ensuite le gouverneur qui, le lendemain, lui donna un sauf-conduit, pour traverser les Etats de la Nouvelle-Angleterre. Arrivé à Boston, dans l'Etat du Massachusetts, le gouverneur de cet Etat l'obligea à séjourner en cette ville pendant quelques jours. Les gouverneurs du Massachusetts et de la Nouvelle-York étaient alors en active correspondance avec le gouverneur du Canada, à propos de certaines limites coloniales. Après ces quelques jours d'arrêt, qui lui parurent bien longs, on le chargea d'un message important pour le gouverneur de la Nouvelle-France et force lui fut de s'embarquer pour ce pays avant de regagner la Louisiane.

XIV

Que la nature était grandiose le 1er Juin de l'année 1745, à la Nouvelle-Orléans ! Avec quelle éclat le soleil parcourait l'espace ! Comme les clochers et les toitures en reflétaient joyeusement les rayons !

Et dans la ville, quelle activité ! mais c'était surtout sur le quai que se manifestait le plus de remuement : on allait, on venait. Des chariots chargés de diverses marchandises circulaient du quai à la ville et de la ville au quai. Bourgeois, marchands, soldats et matelots se confondaient en vaquant à leurs affaires.

Au moment où l'astre du jour allait marquer dix heures, on vit venir une voiture traînée par deux chevaux richement caparaçonnés. Elle s'arrêta proche de la jetée. Un gentilhomme sauta de la voiture, donna la main à une dame qui descendit, puis à une jeune fille et enfin à un tout jeune enfant qui, s'élançant du siège, glissa de ses bras sur le sol.

La jeune fille, enveloppée d'un vêtement de deuil, parlait peu ; sa démarche était indécise. Si elle avait relevé le long voile qui recouvrait sa figure, on aurait remarqué qu'une inquiétude mortelle planait sur son front. Ses yeux ne répandaient pas de larmes, mais paraissaient en avoir beaucoup versées.

En ce moment apparut un homme à la physionomie franche et noble et dont l'accoutrement accusait un marin.

—Eh bien ! monsieur le capitaine, je croyais être en retard.

—Aucunement, monsieur, le départ n'est fixé que pour dix heures et demie et il n'est guère plus de dix heures.

—Espérez-vous une heureuse traversée ? Croyez-vous être longtemps en mer avant d'arriver en Canada ?

—Jamais la saison n'a été plus favorable et si le bon vent continue, je me flatte d'arriver sous peu à Québec.

—Bien ! bien ! merci de votre bonté, monsieur le Capitaine, je compte maintenant sur vous ; n'oubliez pas les instructions que je vous ai données, et surtout que le gouverneur apprenne son arrivée.

Tout en causant ainsi le groupe s'avancait vers l'endroit du quai où un gros navire marchand laissait le vent s'engouffrer dans ses voiles déployées.

Ce navire partait pour le Canada. Bientôt la cloche se fit entendre : c'était le signal du départ.

—Allons, monsieur, il faut se dire adieu et hâter le départ, pendant qu'un bon vent nous favorise. Et ce disant, le brave marin serra une dernière fois la main que lui tendit le gentilhomme, salua la noble dame et alla commander la manœuvre du départ.

Puis ceux-ci embrassèrent la jeune fille qui fondit en larmes, et enveloppant ensuite d'un bras nerveux le cou de l'enfant, elle déposa un suprême baiser sur son front, puis, courageusement, se rendit à bord du bâtiment où l'attendait son nouveau protecteur. Une demi-heure plus tard le navire était hors de vue. A peine avait-il quitté le port de la Nouvelle-Orléans qu'un autre vaisseau de la même nationalité y entra.

Pendant que le voilier, poussé par un bon vent, fend l'onde avec rapidité, nous dirons qui étaient ces personnages.

On a déjà deviné quels étaient ces personnages dont nous venons de parler : c'étaient M. de Longchamp, sa femme et la douce Angeline. Angeline partait seule pour le Canada, à la recherche de son père.

Après une traversée dont nous avons raconté quelques-unes des pénibles circonstances et que le lecteur sans doute n'a pas oubliées, Angeline était arrivée à la Nouvelle-Orléans au commencement de Décembre de l'année précédente. Sa joie était grande en arrivant, mais hélas ! elle fit bientôt place à la plus amère déception : elle ne retrouvait pas son père. Pendant plusieurs jours, elle nourrit l'espérance de le voir revenir, mais son attente fut toujours trompée. Elle ne perdit cependant pas espoir.

M. de Longchamp la garda au milieu de sa famille, qui la traita avec toute la tendresse et l'affection que sa pénible situation réclamait plus haut que son titre d'amie. Il avait bien pris tous les renseignements possibles sur son malheureux ami, mais toutes ses démarches étaient restées infructueuses. En effet personne dans la Louisiane entière n'avait vu ni entendu parler du comte de Raimbaut. Or, on sait que voulant rester étranger aux affaires coloniales il avait changé son titre de noblesse pour un nom ordinaire : il s'était appelé Jean Villars. Ceci explique l'insuccès des recherches de M. de Longchamp et d'Angeline.

On sait aussi par quelle malheureuse aventure Jean Villars avait été éloigné de la Nouvelle-Orléans, ayant été fait prisonnier par les indiens avant l'arrivée de sa fille.

Tristes et douloureuses furent pour Angeline les semaines qui suivirent. L'hiver entier se passa dans une anxieuse et vaine attente.

Malheureusement le printemps arriva sans que ses vœux fussent exaucés. Fortement dominée par la pensée de la mort de son père elle prit le deuil. Ce vêtement la protégeait d'ailleurs contre les regards indiscrets que lui attirait sa grande beauté.

Un jour qu'elle avait prié longtemps, un rayon d'espérance illumina son âme. Elle se ressouvint que le Canada était une des possessions françaises de l'Amérique et elle forma le dessein de venir en ce pays pour s'enquérir de son père. C'était cette résolution qu'elle accomplissait en s'embarquant pour le Canada.

M. de Longchamp et le gouverneur de la Louisiane lui avaient remis des lettres d'introduction auprès du gouverneur de la Nouvelle-France, non-seulement pour qu'il accordât à la jeune fille la protection nécessaire, mais aussi afin de l'engager à l'aider dans ses recherches pour retrouver son malheureux père, si, toutefois, il était du nombre des vivants.

Le capitaine qui commandait le navire à bord duquel Angeline s'était embarqué était un brave Canadien-Français, d'un âge mûr et connu de tous pour son courage et la noblesse de son caractère.

A. GAGNON.

(à continuer.)

LE PAYS DES FOURRURES

(suite)

CHAPITRE XIV

QUELQUES EXCURSIONS

L'aménagement de la nouvelle demeure s'opéra rapidement. Le lit de camp, établi dans la grande salle, n'attendit bientôt plus que des dormeurs. Le charpentier Nac Nap avait fabriqué une vaste table, à gros pieds, lourde et massive, que le poids des mets, si considérable qu'il fût, ne ferait pas gémir. Autour de cette table étaient disposés des bancs non moins solides, mais fixes et par conséquent peu propres à justifier ce qualificatif de "meubles" qui n'appartient qu'aux objets mobiles. Enfin, quelques sièges volants et deux vastes armoires complétaient le matériel de cette pièce.

La chambre du fond était prête aussi. Des cloisons épaisses la divisaient en six cabines, dont deux seulement étaient éclairées par les dernières fenêtres ouvertes sur les façades antérieure et postérieure. Le mobilier de chaque cabine se composait uniquement d'un lit et d'une table. Mrs. Paulina Barnett et Madge occupaient ensemble celle qui prenait directement vue sur le lac. Jasper Hobson avait offert à Thomas Black l'autre cabine éclairée sur la façade de la cour, et l'astronome en avait immédiatement pris possession. Quant à lui, en attendant que ses hommes fussent logés dans des bâtiments nouveaux, il se contenta d'une sorte de cellule à demi-sombre, attenant à la salle à manger, et qui s'éclairait tant bien que mal au moyen d'un œil-de-bœuf percé dans le

mur de refend. Mrs. Joliffe, Mrs. Mac Nap et Mrs. Raë occupaient avec leurs maris les autres cabines. C'étaient trois bons ménages, fort unis, qu'il eût été cruel de séparer. D'ailleurs, la petite colonie ne devait pas tarder à compter un nouveau membre, et maître Mac Nap—un certain jour—n'avait pas hésité à demander à Mrs. Paulina Barnett si elle voudrait lui faire l'honneur d'être marraine vers la fin de la présente année. Ce que Mrs. Paulina Barnett accepta avec grande satisfaction.

On avait entièrement déchargé les traîneaux et transporté la literie dans les différentes chambres. Dans le grenier, auquel on arrivait par une échelle placée au fond du couloir d'entrée, on rélégua les ustensiles, les provisions, munitions, dont on ne devait pas faire un usage immédiat. Les vêtements d'hiver, bottes ou ou casaques, fourrures et pelleteries, y trouvèrent place dans de vastes armoires, à l'abri de l'humidité.

Ces premiers travaux terminés, le lieutenant s'occupa du chauffage futur de la maison. Il fit faire, sur les collines boisées, une provision considérable de combustible, sachant bien que, par certaines semaines de l'hiver, il serait impossible de s'aventurer au dehors. Il songea même à utiliser la présence des phoques sur le littoral, de manière à se procurer une abondante réserve d'huile,—le froid polaire devant être combattu par les plus énergiques moyens. D'après son ordre, et sous sa direction, on établit dans la maison des condensateurs destinés à recueillir l'humidité interne, appareils qu'il serait facile de débarrasser de la glace dont ils se rempliraient pendant l'hiver.

Cette question du chauffage, très-grave assurément, préoccupait beaucoup le lieutenant Hobson.

« Madame, disait-il quelquefois à la voyageuse, je suis un enfant des régions polaires, j'ai quelque expérience de ces choses, et j'ai surtout lu et rettu bien des récits d'hivernage. On ne saurait prendre trop de précautions, quand il s'agit de passer la saison du froid dans les contrées arctiques. Il faut tout prévoir, car un oubli, un seul, peut amener d'irréparables catastrophes pendant les hivernages.

—Je vous crois, monsieur Hobson, répondait Mrs. Paulina Barnett, et vois bien que le froid aura en vous un terrible adversaire. Mais la question d'alimentation ne vous paraît-elle pas aussi importante ?

—Tout autant, madame, et je compte bien vivre sur le pays pour économiser nos réserves. Aussi, dans quelques jours, dès que nous serons à peu près installés, nous organiserons des chasses de ravitaillement. Quant à la question des animaux à fourrures,

nous verrons à la résoudre plus tard et à remplir les magasins de la Compagnie. D'ailleurs, ce n'est pas le moment de chasser la martre, l'hermine, le renard et autres animaux à fourrures. Ils n'ont pas encore le pelage d'hiver, et les peaux perdraient vingt-cinq pour cent de leur valeur si on les emmagasinait en ce moment. Non. Bornons-nous d'abord à approvisionner l'office du fort Espérance. Les rennes, les élans, les wapitis, si quelques-uns se sont avancés jusqu'à ces parages, doivent seuls attirer nos chasseurs. En effet, vingt personnes à nourrir et une soixantaine de chiens, cela vaut la peine que l'on s'en préoccupe !”

On voit que le lieutenant était un homme d'ordre. Il voulait agir avec méthode, et, si ses compagnons le secondaient, il ne doutait pas de mener à bonne fin sa difficile entreprise.

Le temps, à cette époque de l'année, était presque invariablement beau. La période des neiges ne devait pas commencer avant cinq semaines. Lorsque la maison principale eût été achevée, Jasper Hobson fit donc continuer les travaux de charpentage, en construisant un vaste chenil destiné à abriter les attelages de chiens. Cette “dog-house” fut bâtie au pied même du promontoire, et s'appuya sur le talus même, à une quarantaine de pas sur le flanc droit de la maison. Les futurs communs, appropriés pour le logement des hommes, devaient faire face au chenil, sur la gauche, tandis que les magasins et la poudrière occuperaient la partie antérieure de l'enceinte.

Cette enceinte, par une prudence peut-être exagérée, Jasper Hobson résolut de l'établir avant l'hiver. Une bonne palissade, solidement plantée, faite de poutres pointues, devait garantir la factorerie, non seulement de l'attaque des gros animaux, mais aussi contre l'agression des hommes, au cas où quelque parti ennemi, Indiens ou autres, se présenterait. Le lieutenant n'avait point oublié ces traces qu'une troupe quelconque avait laissées sur le littoral, à moins de deux cents milles du fort Espérance. Il connaissait les procédés violents de ces chasseurs nomades, et il pensait que mieux valait, en tout cas, se mettre à l'abri d'un coup de main. La ligne de circonvallation fut donc tracée de manière à entourer la factorerie, et aux deux angles antérieurs qui couvraient le côté du lagon, maître MacNap se chargea de construire deux petites poivrières en bois, très convenables pour abriter des hommes de garde.

Avec un peu de diligence,—et ces braves ouvriers travaillaient sans relâche,—il était possible d'achever ces nouvelles constructions avant l'hiver.

Pendant ce temps, Jasper Hobson organisa diverses chasses. Il

remit à quelques jours l'expédition qu'il méditait contre les phoques du littoral, et il s'occupa plus spécialement des ruminants, dont la chair, séchée et conservée, devait assurer l'alimentation du fort pendant la mauvaise saison.

Donc, à partir du 8 août, Sabine et Marbre, quelquefois seuls, quelquefois suivis du lieutenant et du sergent Long qui s'y entendaient, battirent chaque jour le pays dans un rayon de plusieurs milles. Souvent aussi, l'infatigable Mrs. Paulina Barnett les accompagnait, ayant à la main un fusil qu'elle maniait adroitement, et elle ne restait pas en arrière de ses compagnons de chasse.

Pendant tout ce mois d'août, ces expéditions furent très-fructueuses, et le grenier aux provisions se remplit à vue d'œil. Il est bon de dire que Marbre et Sabine n'ignoraient aucune des ruses qu'il faut employer avec les animaux qui fréquentent ces territoires, et particulièrement les rennes, dont la défiance est extrême.

Quelle patience les deux chasseurs mettaient à prendre le vent pour échapper au subtil odorat de ces animaux ! Quelquefois, ils les attiraient en agitant au-dessus des buissons de bouleaux nains quelque magnifique andouiller, trophée des chasses précédentes, et ces rennes, ...ou plutôt ces "caribous," pour leur restituer leur nom indien, — trompés par l'apparence, s'approchaient à portée des chasseurs, qui ne les manquaient point. Souvent aussi, un oiseau délateur, bien connu de Sabine et de Marbre, un petit hibou de jour, gros comme un pigeon, trahissait la retraite des caribous. Il appelait les chasseurs en poussant comme un cri aigu d'enfant, et justifiait ainsi le nom de "moniteur" qui lui a été donné par les Indiens. Une cinquantaine de ces ruminants furent abattus. Leur chair, découpée en longues lanières, forma un approvisionnement considérable, et leurs peaux, une fois tannées, devaient servir à la confection des chaussures.

Les caribous ne contribuèrent pas seuls à accroître la réserve alimentaire. Les lièvres polaires, qui s'étaient prodigieusement multipliés sur ce territoire, y concoururent pour une part notable. Ils se montraient moins fuyards que leurs congénères d'Europe, et se laissaient tuer assez stupidement. C'étaient de grands rongeurs à longues oreilles, aux yeux bruns, avec une fourrure blanche comme un duvet de cygne, et qui pesaient de dix à quinze livres. Les chasseurs prirent un grand nombre de ces animaux, dont la chair est véritablement succulente. C'est par centaines qu'on les prépara en les fumant, sans compter ceux qui, sous la main habile de Mrs. Joliffe, se transformèrent en pâtés excellents.

Mais, tandis que les ressources de l'avenir s'amassaient ainsi, l'alimentation quotidienne n'était point négligée. Beaucoup de

ces lièvres polaires servirent au repas du jour, et les chasseurs comme les travailleurs de maître Mac Nap le charpentier n'étaient pas gens à dédaigner un morceau de venaison fraîche et savoureuse. Dans le laboratoire de Mrs. Joliffe, ces rongeurs subissaient les combinaisons culinaires les plus variées, et l'adroite petite femme se surpassait, au grand enchantement du caporal, qui quêta incessamment pour elle des éloges qu'on ne lui marchandait pas, d'ailleurs.

Quelques oiseaux aquatiques varièrent aussi fort agréablement le menu quotidien. Sans parler des canards de diverses sortes, qui pullulaient sur les rives du lagon, il convient de citer certains oiseaux qui s'abattaient par bandes nombreuses dans les endroits où poussaient quelques maigres saules. C'étaient des volatiles appartenant à l'espèce des perdrix, et auxquels les dénominations zoologiques ne manquent pas. Aussi, lorsque Mrs. Paulina Barnett demanda pour la première fois à Sabine quel était le nom de ces oiseaux :

“ Madame, lui répondit le chasseur, les Indiens les appellent des “ tétas de saules,” mais pour nous autres, chasseurs européens, ce sont de véritables coqs de bruyère.”

En vérité, on eût dit des perdrix blanches, avec de grandes plumes mouchetées de noir à l'extrémité de la queue. C'était un gibier excellent, facile à préparer, car il n'exigeait qu'une cuisson rapide devant un feu clair et pétillant.

A ces diverses sortes de venaison, les eaux du lac et de la petite rivière ajoutaient encore leur contingent. Personne ne s'entendait mieux à pêcher que le calme et paisible sergent Long. Soit qu'il laissât le poisson mordre à son hameçon amorcé, soit qu'il cinglât les eaux avec sa ligne armée d'hameçons vides, personne ne pouvait rivaliser avec lui d'habileté et de patience,—si ce n'était la fidèle Madge, la compagne de Mrs. Paulina Barnett. Pendant des heures entières, ces deux graves disciples du célèbre Isaac Walton (1) restaient assis l'un près de l'autre, la ligne à la main, guettant leur proie d'un œil sévère, ne prononçant pas une parole ; mais, grâce à eux, la “ marée ne manqua jamais ” à la factorerie, et le lagon ou la rivière leur livraient journellement de magnifiques échantillons de la famille des salmonées.

Pendant ces excursions, qui se poursuivirent presque quotidiennement jusqu'à la fin du mois d'août, les chasseurs eurent souvent affaire à des animaux fort dangereux. Jasper Hobson constata, non sans une certaine appréhension, que les ours étaient nom-

(1) Auteur d'un traité sur la pêche à la ligne.

breux sur cette partie du territoire. Il était rare, en effet, qu'un jour se passât sans qu'un ou deux couples de ces formidables carnassiers fussent signalés. Bien des coups de fusil furent adressés à ces terribles visiteurs. Tantôt c'était une bande de ces ours bruns qui sont fort communs sur toute la région de la Terre maudite, tantôt une de ces familles d'ours polaires d'une taille gigantesque, que les premiers froids amèneraient sans doute en plus grand nombre aux environs du cap Bathurst. Et, en effet, dans les récits d'hivernage, on peut observer que les explorateurs ou les baleiniers sont plusieurs fois par jour exposés à la rencontre de ces animaux.

Marbre et Sabine aperçurent aussi, à plusieurs reprises, des familles de loups qui, à l'approche des chasseurs, détalèrent comme une vague mouvante. On les entendait " aboyer ", surtout quand ils étaient lancés sur les talons d'un renne ou d'un wapiti. C'étaient de grands loups gris, hauts de trois pieds, à longue queue, dont la fourrure devait blanchir aux approches de l'hiver. Ce territoire, très-peuplé, leur offrait une nourriture facile, et ils y abondaient. Il n'était pas rare de rencontrer, en de certains endroits boisés, des trous à plusieurs entrées, dans lesquels ces animaux se terraient à la façon des renards. A cette époque, bien repus, ils fuyaient les chasseurs du plus loin qu'ils les apercevaient, avec cette couardise qui distingue leur race. Mais, aux heures de la faim, ces animaux pouvaient devenir terribles par leur nombre, et, puisque leurs terriers étaient là, il fallait conclure qu'ils ne quittaient point la contrée, même pendant la saison d'hiver.

Un jour, les chasseurs rapportèrent au fort Espérance un animal assez hideux que n'avaient encore vu ni Mrs. Paulina Barnett, ni l'astronome Thomas Black. Cet animal était un plantigrade qui ressemblait assez au glouton d'Amérique, affreux carnassier, ramassé de torse, court de jambes, armé de griffes recourbées et de mâchoires formidables, les yeux durs et féroces, la croupe souple comme de tous les félins.

" Quelle est cette horrible bête ? demanda Mrs. Paulina Barnett.

— Madame, répondit Sabine, qui était toujours un peu dogmatique dans ses réponses, un Écossais vous dirait que c'est un " quickhatch " ; un Indien, que c'est un " okelcoo-haw-gew " ; un Canadien, que c'est un " carcajou... "

— Et vous ? demanda Mrs. Paulina Barnett.

— Nous, nous appelons cela un " wolvérène ", répondit Sabine, évidemment enchanté de la tournure qu'il avait donnée à sa réponse.

En effet, wolvérène était la véritable dénomination zoologique

de ce singulier quadrupède, redoutable rôdeur nocturne, qui gîte dans les trous d'arbre ou les rochers creux, grand destructeur de castors, de rats musqués et autres rongeurs, ennemi déclaré du renard et du loup, auxquels ils ne craignent pas de disputer leur proie, animal très-rusé, très-fort de muscles, très-fin d'odorat, qui se rencontre jusque sous les latitudes les plus élevées, et dont la fourrure, à poils courts, presque noire pendant l'hiver, figure pour un chiffre assez important dans les exportations de la Compagnie.

Pendant ces excursions, la flore du pays avait été observée avec autant d'attention que la faune. Mais les végétaux étaient nécessairement moins variés que les animaux, n'ayant point comme ceux-ci la faculté d'aller chercher, pendant la mauvaise saison, des climats plus doux. C'étaient le pin et le sapin qui se multipliaient le plus abondamment sur les collines qui formaient la lisière orientale du lagon. Jasper Hobson remarqua aussi quelques "tacamahacs", sortes de peupliers-baumiers, d'une grande hauteur, dont les feuilles, jaunes quand elles poussent, prennent dans l'arrière-saison une teinte verdoyante. Mais ces arbres étaient rares, ainsi que quelques mélèzes assez étiques, que les obliques rayons du soleil ne parvenaient pas à vivifier. Certains sapins noirs réussissaient mieux, surtout dans les gorges abritées contre les vents du nord. La présence de cet arbre fut accueillie avec satisfaction, car on fabrique avec ses bourgeons une bière estimée, connue dans le North-Amérique sous le nom de "bière de sapin." On fit une bonne récolte de ces bourgeons, qui fut transportée dans le cellier du fort Espérance.

Les autres végétaux consistaient en bouleaux-nains, arbrisseaux hauts de deux pieds, qui sont particuliers aux climats très-froids, et en bouquets de cèdres, qui fournissent un bois excellent pour le chauffage.

Quant aux végétaux sauvages, qui poussaient spontanément sur cette terre avare et pouvaient entrer dans l'alimentation, ils étaient extrêmement rares. Mrs. Joliffe, que la botanique "positive" intéressait fort, n'avait jusqu'alors rencontré que deux plantes dignes de figurer dans sa cuisine.

L'une, racine bulbeuse, difficile à reconnaître, puisque ses feuilles tombent précisément au moment où elle entre dans la période de floraison, n'était autre que le poireau sauvage. Ce poireau fournit une ample récolte d'oignons, gros comme un œuf, qui furent judicieusement employés en guise de légumes.

L'autre plante, connue dans tout le nord de l'Amérique sous le nom de "thé du Labrador," poussait en grande abondance sur les bords du lagon, entre les bouquets de saules et d'arbousiers, et

elle formait la nourriture favorite des lièvres polaires. Ce thé, infusé dans l'eau bouillante, additionné de quelques gouttes de brandy ou de gin, composait une excellente boisson, et cette plante réserve permit d'économiser la provision de thé chinois apporté du fort Reliance.

Mais, pour obvier à la pénurie des végétaux alimentaires sous cette latitude. Jasper Hobson s'était muni d'une certaine quantité de graines qu'il comptait semer, quand le moment en serait venu. C'étaient principalement des graines d'oseille et de cochléariase qu'il avait emportées, et dont les propriétés antiscorbutiques sont inappréciables sous cette zone. On pouvait espérer qu'en choisissant un terrain abrité contre les brises aiguës qui brûlent toute végétation comme une flamme, ces graines réussiraient à la saison prochaine.

Au surplus, la pharmacie du nouveau fort n'était pas dépourvue d'antiscorbutiques. La Compagnie avait fourni quelques caisses de citrons et de "lime-juice," précieuses substances dont aucune expédition polaire ne saurait se passer. Mais il importait d'économiser cette réserve comme bien d'autres, car une série de mauvais temps pouvait compromettre les communications entre le fort Espérance et les factoreries du sud.

CHAPITRE XV.

A QUINZE MILLES DU CAP BATHURST.

Les premiers jours de septembre étaient arrivés. Dans trois semaines, même en admettant les chances les plus favorables, la mauvaise saison allait nécessairement interrompre les travaux. Il fallait donc se hâter. Très heureusement, les nouvelles constructions avaient été rapidement conduites. Maître Mac Nap et ses hommes faisaient des prodiges d'activité. La "dog-house" n'attendit bientôt plus qu'un dernier coup de marteau. La palissade se dressait presque en entier sur le périmètre assigné au fort. On s'occupa alors d'établir la poterne qui devait donner accès dans la cour intérieure. Cette enceinte, faite de gros pieux pointus, hauts de quinze pieds, formait une sorte de demi-lune ou de cavalier sur sa partie antérieure. Mais, afin de compléter le système de fortification, il fallait couronner le sommet du cap Bathurst, qui commandait la position. On le voit, le lieutenant Jasper Hobson

admettait le système de l'enceinte continue et des forts détachés. Grand progrès dans l'art des Vauban et des Cormontaigne. Mais, en attendant le couronnement du cap, la palissade suffisait à mettre les nouvelles constructions à l'abri "d'un coup de patte," sinon d'un coup de main.

Le 4 septembre, Jasper Hobson décida que ce jour serait employé à chasser les amphibiens du littoral. Il s'agissait, en effet, de s'approvisionner à la fois en combustible et en luminaire, avant que la mauvaise saison fût arrivée.

Le campement des phoques était éloigné d'une quinzaine de milles. Jasper Hobson proposa à Mrs. Paulina Barnett de suivre l'expédition. La voyageuse accepta. Non pas que le massacre projeté fût très attrayant par lui-même, mais voir le pays, observer les environs du cap Bathurst, et précisément cette partie du littoral que bordaient de hautes falaises, il y avait de quoi tenter sa curiosité.

Le lieutenant désigna pour l'accompagner le sergent Long, les soldats Petersen, Hope Kellet.

On partit à huit heures du matin. Deux traîneaux, attelés chacun de six chiens, suivaient la petite troupe, afin de rapporter au fort les corps des amphibiens.

Ces traîneaux étant vides, le lieutenant, Mrs. Paulina Barnett et leurs compagnons y prirent place. Le temps était beau, mais les brumes de l'horizon tamisaient les rayons du soleil, dont le disque jaunâtre disparaissait déjà, à cette époque de l'année, pendant quelques heures de la nuit.

Cette partie du littoral dans l'ouest du cap Bathurst présentait une surface absolument plane qui s'élevait à peine de quelques mètres au-dessus du niveau de l'Océan polaire. Or, cette disposition du sol attira l'attention du lieutenant Hobson, et voici pourquoi.

Les marées sont assez fortes dans les mers arctiques, ou, du moins, elles passent pour telles. Bien des navigateurs qui les ont observées, Parry, Franklin, les deux Ross, Mac Clure, Mac Clin-tock, ont vu la mer, à l'époque des syzygies, monter de vingt-cinq pieds au-dessus du niveau moyen. Si cette observation était juste, — et il n'existait aucune raison de mettre en doute la véracité des observateurs, — le lieutenant Hobson devait justement se demander comment il se faisait que l'Océan, gonflé sous l'action de la lune, n'envahit pas ce littoral peu élevé au-dessus du niveau de la mer, puisqu'aucun obstacle, ni dune, ni extumescence quelconque du sol, ne s'opposait à la propagation des eaux, comment il se faisait que ce phénomène des marées n'entraînât pas la submersion com-

plète du territoire jusqu'aux limites les plus reculées de l'horizon, et ne provoquât pas la confusion des eaux du lac et de l'océan Glacial ? Or, il était évident que cette submersion ne se produisait pas et ne s'était jamais produite.

Jasper Hobson ne put donc s'empêcher de faire cette remarque, ce qui amena sa compagne à lui répondre que, sans doute, quoi qu'on en eût dit, les marées n'étaient pas fortes dans l'océan Glacial arctique.

— Mais au contraire, madame, répondit Jasper Hobson. Tous les rapports des navigateurs s'accordent sur ce point que le flux et le reflux sont très-prononcés dans les mers polaires, et il n'est aucunement admissible que leur observation soit erronée.

— Alors, monsieur Hobson, reprit Mrs. Paulina Barnett, veuillez m'expliquer pourquoi les flots de l'Océan ne couvrent pas ce pays, qui ne s'élève pas à dix pieds au-dessus du niveau de la basse mer ?

— Eh ! madame, répondit Jasper Hobson, voilà précisément mon embarras, et je ne sais comment expliquer ce fait. Depuis un mois que nous sommes sur ce littoral, j'ai constaté, à plusieurs reprises, que le niveau de la mer s'élevait d'un pied à peine, en temps ordinaire, et j'affirmerais presque que dans quinze jours, au 22 septembre, en plein équinoxe, c'est-à-dire au moment où le phénomène atteindra son maximum, le déplacement des eaux ne dépassera pas un pied et demi sur les rivages du cap Bathurst. Du reste, nous le verrons bien.

— Mais enfin, l'explication, monsieur Hobson, l'explication de ce fait, car tout s'explique en ce monde ?

— Eh bien, madame, répondit le lieutenant, de deux choses l'une : ou les navigateurs ont mal observé, — ce que je ne puis admettre quand il s'agit de personnages tels que Franklin, Parry, Ross et autres, — ou bien les marées sont nulles sur ce point du littoral américain, et peut-être pour les mêmes raisons qui les rendent insensibles dans certaines mers resserrées, la Méditerranée entre autres, dans laquelle le rapprochement des continents riverains et l'étroitesse des pertuis ne donnent pas un accès suffisant aux eaux de l'Atlantique.

— Admettons cette dernière hypothèse, monsieur Jasper, répondit Mrs. Paulina Barnett.

— Il le faut bien répondit le lieutenant en secouant la tête, et pourtant elle ne me satisfait pas, et je sens là quelque singularité naturelle dont je ne puis me rendre compte."

A neuf heures, les deux traîneaux, après avoir constamment suivi un rivage plat et sablonneux, étaient arrivés à la baie ordinairement fréquentée par les phoques. On laissa les attelages en

arrière, afin de ne point effrayer ces animaux, qu'il importait de surprendre sur le rivage.

Combien cette partie du territoire différait de celle qui confinait au cap Bathurst !

Au point où les chasseurs s'étaient arrêtés, le littoral, capricieusement échancré et rongé sur sa lisière, bizarrement convulsionné sur toute son étendue, trahissait de la façon la plus évidente une origine plutonienne, bien distincte des formations sédimentaires qui caractérisaient les environs du cap Bathurst. Le feu des époques géologiques, et non l'eau, avait évidemment produit ces terrains. La pierre, qui manquait au cap Bathurst,—particularité, pour le dire en passant, non moins inexplicable que l'absence de marées,—reparaissait ici sous forme de blocs erratiques, et roches profondément encastrées dans le sol. De tous côtés, sur un sable noirâtre, au milieu de laves vésiculaires, s'éparpillaient des cailloux appartenant à ces silicates alumineux, compris sous le nom collectif de feldspath et dont la présence démontrait irréfutablement que ce littoral n'était qu'un terrain de cristallisation. A sa surface scintillaient d'innombrables labradorites, galets variés, aux reflets vifs et changeants, bleus, rouges, verts, puis, ça et là, des pierres-ponces et des obsidiennes. En arrière s'élevaient de hautes falaises, qui s'élevaient de deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer.

Jasper Hobson résolut de gravir ces falaises jusqu'à leur sommet, afin d'examiner toute la partie orientale du pays. Il en avait le temps, car l'heure de la chasse aux phoques n'était pas encore venue. On voyait seulement quelques couples de ces amphibies qui prenaient leurs ébats sur le rivage, et il convenait d'attendre qu'ils se fussent réunis en plus grand nombre, afin de les surprendre pendant leur sieste, ou plutôt pendant ce sommeil que le soleil de midi provoque chez les mammifères marins. Le lieutenant reconnut, d'ailleurs, que ces amphibies n'étaient point des phoques proprement dits, ainsi que ses gens le lui avaient annoncé. Ces mammifères appartenaient bien au groupe des pinnipèdes ; mais c'étaient des chevaux marins et des vaches marines qui, formant dans la nomenclature zoologique le genre des morses, sont reconnaissables à leurs canines supérieures, longues défenses dirigées de haut en bas.

Les chasseurs, tournant alors la petite baie que semblaient affectionner ces animaux, et à laquelle ils donnèrent le nom de baie des Morses, s'élevèrent sur la falaise du littoral. Petersen, Hope et Kellet demeurèrent sur un petit promontoire, afin de surveiller les amphibies, tandis que Mrs. Paulina Barnett, Jasper Hobson et

le sergent gagnaient le sommet de la falaise, de manière à dominer de cent cinquante à deux cents pieds le pays environnant. Ils ne devaient point perdre de vue leurs trois compagnons, chargés de les prévenir par un signal dès que la réunion des morses serait suffisamment nombreuse.

En un quart d'heure, le lieutenant, sa compagne et le sergent eurent atteint le plus haut sommet. De ce point, ils purent aisément observer tout le territoire qui se développait sous leurs yeux.

A leurs pieds s'étendait la mer immense, que fermait au nord l'horizon du ciel. Nulle terre en vue, nulle banquise, nul iceberg, l'océan était libre de glaces jusqu'au delà des limites du regard, et probablement, sous ce parallèle, cette portion de la mer Glaciale restait ainsi navigable jusqu'au détroit de Behring. Pendant la saison d'été, les navires de la Compagnie pourraient donc facilement atterrir au cap Bathurst, y importer les objets nécessaires aux factoreries et en exporter les productions par cette voie plus facile.

En se retournant vers l'ouest, Jasper Hobson découvrit une contrée toute nouvelle, et il eut alors l'explication de ces débris volcaniques dont le littoral était véritablement encombré.

A une dizaine de milles s'élevaient des collines ignivomes, à cône tronqué, qu'on ne pouvait apercevoir du cap Bathurst, parce qu'elles étaient cachées par la falaise. Elles se profilaient assez confusément sur le ciel, comme si une main tremblante en eût tracé la ligne terminale. Jasper Hobson, après les avoir observées avec attention, les montra au sergent et à Mrs. Paulina Barnett, sans prononcer une seule parole; puis il porta ses regards vers le côté opposé.

Dans l'est, c'était cette longue lisière de rivage, sans une irrégularité, sans un mouvement de terrain, et qui se prolongeait jusqu'au cap Bathurst. Des observateurs, munis d'une bonne lorgnette, auraient pu reconnaître le fort Espérance, et même la petite fumée bleuâtre qui, à cette heure, devait s'échapper des fourneaux de Mrs. Joliffe.

En arrière, le territoire offrait deux aspects bien tranchés. Dans l'est et au sud, une vaste plaine confinait au cap, sur une étendue de plusieurs centaines de milles carrés. Au contraire, en arrière-plan des falaises, depuis la baie des Morses jusqu'aux montagnes volcaniques, le pays, effroyablement convulsionné, indiquait clairement qu'il devait son origine à un soulèvement éruptif.

Le lieutenant observait ce contraste si marqué entre ces deux parties du territoire, et il faut bien l'avouer, cela lui semblait presque "étrange."

— Pensez-vous, monsieur Hobson, demanda alors le sergent Long, que ces montagnes qui ferment l'horizon dans tout l'ouest de la côte soient des volcans ?

— Sans aucun doute, sergent, répondit Jasper Hobson. Ce sont elles qui ont lancé jusqu'ici ces pierres-ponces, ces obsidiennes, ces innombrables labradorites, et nous n'aurions pas trois milles à faire pour fouler du pied des laves et des cendres.

— Et croyez-vous, mon lieutenant, que ces volcans soient encore en activité ? demanda le sergent.

— A cela, je ne puis vous répondre, sergent.

— Cependant, nous n'apercevons en ce moment aucune fumée à leur sommet.

— Ce n'est pas une raison, sergent Long. Est-ce que vous avez toujours la pipe à la bouche ?

— Non, monsieur Hobson.

— Eh bien, Long, c'est exactement la même chose pour les volcans. Ils ne fument pas toujours.

— Je vous comprends, monsieur Hobson, répondit le sergent Long, mais ce que je comprends moins, c'est qu'il existe des volcans sur les continents polaires.

— Ils n'y sont pas très-nombreux, dit Mrs. Paulina Barnett.

— Non, madame, répondit le lieutenant, mais on en compte, cependant, un certain nombre : à l'île de Jean Mayen, aux îles Aléoutiennes, dans le Kamtchatka, dans l'Amérique russe, en Islande ; puis dans le sud, à la Terre de Feu, sur les contrées australes. Ces volcans ne sont que les cheminées de cette vaste usine centrale où s'élaborent les produits chimiques du globe, et je pense que le Créateur de toutes choses a percé ces cheminées partout où elles étaient nécessaires.

— Sans doute, monsieur Hobson, répondit le sergent, mais au pôle, sous ces climats glacés !...

— Et qu'importe, sergent, qu'importe que ce soit aux pôles ou à l'équateur. Je dirai même plus, ces soupinaux doivent être plus nombreux aux environs des pôles qu'en aucun autre point du globe.

— Et pourquoi, monsieur Hobson ? demanda le sergent, qui paraissait fort surpris de cette affirmation.

— Parce que ces soupapes se sont ouvertes sous la pression des gaz intérieurs, c'est précisément aux endroits où la croûte terrestre est moins épaisse. Or, par suite de l'aplatissement de la terre aux pôles, il semble naturel de penser que... Mais j'aperçois un signal de Kellet, dit le lieutenant, interrompant son argumentation. Voulez-vous nous accompagner, madame ?

—Je vous attendrai ici, monsieur Hobson, répondit la voyageuse. Ce massacre de morses n'a vraiment rien qui m'attire !

—C'est entendu, madame, répondit Jasper Hobson, et si vous voulez nous rejoindre dans une heure, nous reprendrons ensemble le chemin du fort."

Mrs. Paulina Barnett resta donc sur le sommet de la falaise, contemplant le panorama si varié qui se déroulait sous ses yeux.

Un quart d'heure après, Jasper Hobson et le sergent Long arrivaient sur le rivage.

Les morses étaient alors en grand nombre. On pouvait en compter une centaine. Quelques-uns rampaient sur le sable au moyen de leurs pieds courts et palmés. Mais pour la plupart, groupés par famille, ils dormaient. Un ou deux, des plus grands, des mâles longs de trois mètres, à pelage peu fourni, de couleur roussâtre, semblaient veiller comme des sentinelles sur le reste du troupeau.

Les chasseurs durent s'avancer avec une extrême prudence, en profitant de l'abri des rochers et des mouvements de terrain, de manière à cerner quelques groupes de morses et à leur couper la retraite vers la mer. Sur la terre, en effet, ces animaux sont lourds, peu mobiles, gauches. Ils ne marchent que par petit sauts, ou en produisant avec leur échine un certain mouvement de reptation. Mais dans l'eau, leur véritable élément, ils redeviennent des poissons agiles, des nageurs redoutables, qui souvent mettent en péril les chaloupes qui les poursuivent.

Pendant, les grand mâles se défiaient. Ils sentaient un danger prochain. Leur tête se redressait, et leurs yeux se portaient de tous côtés. Mais, avant qu'ils eussent eu le temps de donner le signal d'alarme, Jasper Hobson et Kellet, s'élançant d'une part, le sergent Peterson et Hope se précipitant de l'autre, frappèrent cinq morses de leurs balles, puis ils les achevèrent à coups de pique, pendant que le reste du troupeau se précipitait à la mer.

La victoire avait été facile. Les cinq amphibies étaient de grande taille. L'ivoire de leurs défenses, quoique un peu grenu, paraissait être de première qualité ; mais, ce que le lieutenant appréciait davantage, leur corps gros et gras promettait de fournir une huile abondante. On se hâta de les placer sur les traîneaux, et les attelages de chiens en eurent leur charge suffisante.

Il était une heure alors. En ce moment, Mrs. Paulina Barnett rejoignit ses compagnons, et tous reprirent, en côtoyant le littoral, la route du fort Espérance.

Il va sans dire que ce retour se fit, puisque les traîneaux étaient alors en pleine charge. Ce n'étaient qu'une dizaine de milles à

franchir, mais en ligne droite. Or, "rien n'est plus long qu'un chemin qui ne fait pas de coudes", dit le proverbe anglais, et ce proverbe a raison.

Aussi, pour tromper les ennuis de la route, les chasseurs causèrent-ils de choses et d'autres. Mrs. Paulina Barnett se mêlait fréquemment à leur conversation, et s'instruisait en profitant des connaissances spéciales à ces braves gens. Mais, en somme, on n'allait pas vite. C'était un lourd fardeau pour les attelages que ces masses charnues pesant plusieurs milliers de livres, et les traîneaux glissaient mal. Sur une couche de neige bien durcie, ils auraient franchi en moins de deux heures la distance qui séparait la baie des Morses du fort Espérance.

Plusieurs fois, le lieutenant Hobson dut faire halte pour donner quelques instants de repos à ses chiens, qui étaient à bout de forces.

Ce qui amena le sergent Long à dire :

"Ces morses, dans notre intérêt, auraient bien dû établir plus près du fort leur campement habituel.

—Il n'y auraient point trouvé un emplacement favorable, répondit le lieutenant en secouant la tête.

—Pourquoi donc, monsieur Hobson ? demanda Mrs. Paulina Barnett, assez surprise de cette réponse.

—Parce que ces amphibiens ne fréquentent que des rivages à pente douce, sur lesquels ils peuvent ramper en sortant de la mer.

—Mais le littoral du cap ?...

—Le littoral du cap, répondit Jasper Hobson, est accore comme un mur de courtine. Son rivage ne présente aucune déclivité. Il semble qu'il ait été coupé à pic. C'est encore là, madame, une inexplicable singularité de ce territoire, et quand nos pêcheurs voudront pêcher sur ses bords, leurs lignes ne devront pas avoir moins de trois cents brasses de fond ! Pourquoi cette disposition ? je l'ignore, mais je suis porté à croire qu'il y a bien des siècles une rupture violente due à quelque action volcanique, aura séparé du littoral une portion du continent, portion maintenant engloutie dans la mer Glaciale !"

JULES VERNE.

(à continuer.)

MATHILDE DE CANOSSE.

(suite)

Sur les rivières et les fleuves, les dangers n'étaient pas moins **grands**. Si l'on y trouvait des ponts, ces seigneurs avides et cruels les fortifiaient aux deux bouts, de bastilles, de herses et de tours, de façon que l'on ne pouvait les traverser sans se soumettre à un péage exorbitant, ou à d'infâmes exactions à la suite desquelles les bagages, et quelquefois même les femmes et les enfants, étaient enlevés. Si les victimes étaient riches, on les retenait en otages pour ne les relâcher que contre d'énormes rançons. Là où il n'y avait pas de ponts, les bateliers du baron voisin louaient leurs barques aux passants, puis, dès qu'ils étaient au milieu du courant, ils se laissaient entraîner jusqu'au pied du château où les voyageurs étaient aussitôt dépouillés et faits prisonniers.

Ces dangers existaient dans tous les pays de l'Europe occidentale à cette époque, mais ils se rencontraient plus particulièrement en **Moravie** et en **Silésie**, ces provinces étant encore sauvages et très-éloignées du centre de l'empire. Aussi l'abbé Dauffer, que ces **cruautés** et ces vexations révoltaient, se voyant seigneur de riches et vastes domaines, et se sentant assez fort pour imposer des lois, commandait-il souvent à ces insolents barons de laisser libres et sûres les routes et les communications, et s'opposait-il à leurs violences contre les voyageurs. L'Eglise, mère toujours tendre envers ses enfants, portait des peines très-graves contre l'iniquité de ces châtelains. L'excommunication attendait quiconque persécutait ou opprimait les passants, surtout lorsqu'ils se rendaient en pèlerinage au tombeau des saints apôtres Pierre et Paul, ou bien à **Saint-Jacques de Compostelle** en Galice, ou au **Saint Sépulcre**.

C'était, pour cette époque, la seule garantie de sécurité que l'on eût en voyage.

A peine Daufer eut-il pris possession de son abbaye, qu'il défendit aux barons et aux vassaux liges du monastère, et cela sous peine de déchéance du fief, de tendre des pièges aux voyageurs; il commanda de plus qu'ils eussent à rendre la liberté aux prisonniers qu'ils pouvaient avoir et à leur restituer leurs montures, leurs gens et leurs biens. Après des barons séculiers, il se servit de l'intermédiaire de ceux d'entre ses religieux qui jouissaient de plus de crédit; et lorsque les négociations, les conseils et les prières avaient échoué, lui-même, à la tête de ses gens de pied et de ses cavaliers, allait assaillir les repaires et brigands, et en arracher les tristes victimes qu'ils renfermaient. Ce religieux, d'ordinaire si humble et si doux avec tout le monde, attaquait vaillamment les rebelles, et les assiégeait dans leurs forteresses : mangonneaux, balistes et béliers (1), faisaient alors leur office : échelles d'assaut et d'escaladet, engins à ouvrir la brèche étaient employés sans scrupule, et les murs brisés lui ouvrant un passage, il s'élançait le premier dans la place.

Son premier soin était de voler aux prisons et d'arracher à ces sépulcres les malheureux qui y gémissaient retenus par de pesantes entraves, par des colliers de fer, par des ceintures et des chaînes scellées aux murailles.

Ces infortunés n'avaient plus rien d'humain, tant leurs membres étaient décharnés, leurs yeux caves, leur barbe hérissée, leurs cheveux longs et en désordre. Dans ces antres affreux, les uns avaient perdu l'usage de la vue, les autres sentaient leur chair tomber en lambeaux sous le frottement des fers. Ceux-ci étaient devenus difformes, obligés qu'ils se trouvaient de se courber sous la tension de la chaîne qui reliait leurs pieds à leur cou et ne leur permettait pas de se redresser; ceux-là se traînaient avec peine sur des jambes gonflées et raidies par l'humidité des souterrains où ils avaient été ensevelis. Telles étaient les prisons où plutôt tels étaient les cachots des châteaux du moyen âge : de nos jours, nous en voyons encore les restes, et la seule vue nous fait frémir. C'est cependant au fond de ces abîmes que gémissaient, pendant de longues années, de pauvres voyageurs dont le seul crime était de passer pour riches auprès des cruels, aux mains desquels ils étaient tombés, et qui espéraient tirer de leurs parents une forte rançon.

(1) Machines de guerre en usage à cette époque.

Daufer ne pouvait sans doute se proposer une œuvre plus sainte et plus belle : aussi les déclamateurs modernes qui, dans leur ignorance et leur avidité, ne cessent de crier contre les richesses de l'Eglise d'autrefois, ne savent pas ou ne veulent pas savoir avec quelle générosité les évêques et les moines employaient leurs trésors aux services des malheureux. Toutefois le digne abbé avait encore d'autres soucis non moins importants, poussé qu'il était toujours par sa droiture, son amour pour la justice, et son zèle pour la vérité.

Alexandre II venait d'être, à Rome, reconnu pour souverain Pontife de la sainte Eglise : cette élection déplaisait aux hommes sans principes. Sous prétexte qu'Alexandre avait été couronné sans le consentement de l'empereur, ils choisirent un antipape nommé Cadolaüs, intrigant sans foi et sans honneur, qui, soutenu par les troupes allemandes et lombardes, marcha sur Rome pour forcer le Vicaire du Christ à lui céder le trône.

Aussitôt que Daufer eut connaissance de la nouvelle calamité qui accablait l'Eglise, il écrivit à l'impératrice Agnès, pour la supplier, au nom de l'Agneau de Dieu, de ne pas souffrir que des méchants déchirassent la robe sans couture du Rédempteur et causassent un pareil scandale dans la chrétienté. Qu'elle voulût bien considérer qu'Alexandre, ayant été légitimement élu, était le seul pape véritable, et que quiconque était contre lui était contre le Christ, la sagesse de Dieu et la vérité éternelle. Il soutenait que Cadolaüs n'était qu'un intrus, qui s'était frauduleusement introduit dans l'Eglise par la fenêtre, et non par la porte : comme le loup se glisse dans le troupeau pour mordre et dévorer les brebis et les agneaux, ce larron perfide s'était glissé dans le troupeau du Seigneur. Il suppliait la princesse de prévenir le massacre sacrilège qui se préparait, d'écouter, dans la bonté de son cœur maternel, le sang des martyrs, les larmes des vierges, les prières des confesseurs, les cris, les gémissements, le désespoir de tous les chrétiens. Que c'était Dieu lui-même qui mettait l'épée à la main des princes pour la défense de l'Eglise, le soutien des opprimés, la garde de la justice, la terreur de l'impiété... Que Dieu lui donnerait la force qu'il donna au bras de Judith, et que toute la chrétienté la saluerait, d'une commune voix, comme la gloire et le salut d'Israël.

Il ajoutait encore que si les murmures perfides des puissants mal intentionnés se faisaient entendre autour d'elle, il ne fallait s'en occuper non plus que du sifflement des serpents venimeux, mais, au contraire, reprendre courage plus vaillamment que jamais. Qu'elle fit ses efforts pour que le jeune Henri, l'espoir de l'empire,

environné des fauteurs de l'antipape, ne méprisât pas les pasteurs légitimes, ou bien qu'à force de respirer l'air empoisonné de la désobéissance, sa foi deviendrait plus faible, son intelligence obscure, son cœur corrompu. Qu'une fois devenu homme, et monté sur le trône, il tomberait d'erreur en erreur, d'obstination en obstination, avec l'orgueil pour guide, l'avidité des biens de l'Eglise pour aiguillon, la tyrannie pour but et pour terme final la misère des peuples qui lui seraient confiés. Mais les larmes de l'épouse retombent brûlantes sur le Cœur du Christ qui l'aime et l'honore ; Henri ne trouverait jamais la paix, parce que Dieu, qui se réserve de punir dans l'autre vie les péchés commis dans celle-ci, a le secret d'empoisonner, dès ce monde, les jours de ceux qui affligent sa sainte Eglise.

Les secrètes menées de plusieurs princes allemands, l'avarice et la dissolution de quelques ecclésiastiques, qui redoutaient la juste sévérité du pieux Alexandre à l'endroit de leur mauvaise conduite, tout faisait prévoir à Daufér que le cœur noble et droit de l'impératrice Agnès deviendrait le but de leurs intrigues. Cet homme de Dieu, s'élevant encore au-dessus de lui-même, par son zèle, réunit toute son énergie pour combattre sans relâche l'impie Cado-laüs, raffermir dans leurs principes les partisans d'Alexandre, ramener les égarés, fortifier les irrésolus, enflammer les tièdes, et instruire les ignorants. Il devint comme un mur d'airain pour les schismatiques, et soutint avec intrépidité les assauts de l'enfer entier qui semblait animer ces malheureux à la ruine de toute l'Allemagne et de toute l'Italie.

Daufér avait coutume de dire que lorsqu'une maison brûlait, il ne suffisait pas d'avoir la bonne volonté d'éteindre le feu et de se borner à gémir et se battre les flancs : qu'il fallait mettre la main à l'œuvre, appeler au secours, apporter de l'eau de toutes parts, et la verser par torrents. Les grandes crises sociales ne manquent pas de pleureurs, de trainards, de prophètes de malheurs qui, les mains dans les poches, ne cessent de crier : "Malheur à nous ! Infortunés que nous sommes ! Le monde va tout de travers ! Il n'y a plus de remède !..." Ce n'est pas ainsi que les fourbes et les agitateurs se conduisent : doucement, à petit bruit, ils intriguent, se poussent, se ménagent ; ici ils attirent l'un, là ils se moquent de l'autre, ils flattent, promettent et menacent, ne se donnant ni trêve ni repos, qu'ils n'aient atteint leur but. Oui, sans doute, les peuples n'ont que de belles intentions, leurs âmes sont droites, mais ils ignorent les roueries des hommes, et c'est précisément par les apparences du bien et du vrai qu'on les fait tomber dans le mal et dans l'erreur. C'est aux chefs qu'il faut donc s'adresser ; ce sont

eux qu'il faut éclairer, convaincre et persuader. Un seul chef vous gagne une armée, un seul chef vous en fait perdre une.

C'est avec des opinions si sages, si prudentes, que l'abbé Daufer parcourait les cours des princes, les diocèses des évêques, les cloîtres des monastères. Dédaigné ici, il s'adressait là ; rebuté dans un autre ; chez les uns, il éveillait les remords ; chez les autres, la crainte ou le doute ; il invoquait la conscience chez celui-ci, il provoquait chez celui-là un juste mépris des ennemis de Dieu et de l'Eglise ; il trouvait pour tous des paroles d'encouragement, de reproche, de lumière ou de consolation, selon l'occurrence, et il en venait même, au besoin, à menacer franchement et librement les coupables des châtimens de la justice divine. Pendant tout le pontificat d'Alexandre II, Daufer ne prit pas de repos, et lorsque Cadolaüs, vaincu et poursuivi par les Romains, se fut à grand'peine réfugié dans le château Saint-Ange, le saint abbé sollicita vivement Godefroid de Lotharingie, de ne pas le laisser échapper. Il y réussit pourtant, mais Daufer le poursuivit encore par la parole et par ses écrits.

Un homme d'un cœur aussi haut et d'une activité pareille pouvait et devait craindre de se créer des ennemis de tous côtés. Et cependant, il poursuivait son chemin avec intrépidité, se servant toutefois de ces moyens qu'un soldat sage et discret ne rejette pas, méprisant les mauvais, attaquant ses ennemis en face, se défiant, autant que possible, des traîtres, et mettant, en toutes choses, une confiance illimitée dans la divine Providence, qui veille si tendrement sur ses serviteurs fidèles. Il en eut souvent des preuves flagrantes : un jour, il tomba au milieu d'une troupe d'assassins qui l'attendaient pour lui donner la mort, et qui ne le reconnurent pas. Une autre fois, il avait déjà le poignard sur la gorge ; il fut délivré sans savoir comment. Souvent, il traversa des contrées peuplées de ses plus cruels ennemis, entendit mettre sa tête à prix, vit la récompense promise à tout homme qui livrerait Daufer, mort ou vif, et il ne rencontra jamais de traître.

Une fois entre autres, il se rendait à Rottenstein : escorté de douze hommes d'armes, il arriva, sur le soir, dans un village qui avait une bonne hôtellerie. Il voulut en profiter, pour faire rafraîchir ses gens et leurs chevaux ; il leur dit de mettre pied à terre et de se reposer, tandis qu'il continuerait sa route seul, jusqu'au monastère des Prémontrés, que l'on voyait sur la colline à deux milles environ de cette bourgade. L'aubergiste lui fournit une humble monture, et l'abbé sans valise, ni manteau, ni armes d'aucune espèce, se mit paisiblement en route. Il avait fait un mille à peine, qu'un nuage noir se montra au sommet de la montagne ;

chassé par un vent violent, le nuage s'étendit et finit par se résoudre en une pluie torrentielle, qu'accompagnaient des éclairs et des coups de tonnerre redoublés. L'abbé pressa le pas de son cheval, afin de gagner l'abri que lui offraient les ruines d'un château dévasté par les Hongrois à l'époque de leurs invasions. Le lecteur qui sera allé de Velletrie aux restes du vaste château de Nympha, au pied de la roche élevée qui sert de base à l'antique cité de Norma, peut, en se rappelant ce site, se faire une idée de celui que traversait Daufer.

Les tours et les murs de la forteresse étaient encore tout entiers, mais l'intérieur n'offrait, aux yeux, que décombres d'église, de maisons et d'édifices publics ; au milieu de ces débris, l'ortie, le chardon et la ronce s'étaient frayé un passage : des crevasses, des murs éventrés, le lierre et le liseron sauvage laissaient pendre leur mélancolique verdure, qui ajoutait à la désolation de ce lieu. Un petit ruisseau coulait un peu plus bas, et mettait en mouvement la roue d'un pauvre moulin. Le monastère était encore éloigné, et d'ailleurs la pluie tombait trop violemment. L'abbé se résolut à gagner un édifice crénelé, sous la porte duquel, à son grand étonnement, il trouva une sorte de taverne ; il mit pied à terre, et attachant son cheval sous un hangar voisin. L'hôte vint à sa rencontre, et, de l'air le plus gracieux qu'il put prendre, l'invita à entrer dans la cuisine, où flambait un grand feu. Cet homme était, selon l'usage du temps, entièrement vêtu de cuir ; une large ceinture de peau de buffle entourait sa taille épaisse ; à cette ceinture pendait un long couteau et un acier à aiguiser la lame, qui s'émousait sous les énormes tranches de mouton, qu'il taillait pour ses convives ; sa barbe touffue était hérissée, et ses cheveux longs et durs luisaient sous les onctions de graisse qu'ils avaient reçues. Toute sa physionomie annonçait un coquin fieffé.

Tandis qu'il se séchait, Daufer découvrit, assis autour d'une table de chêne, une demi-douzaine d'hommes de mauvaise mine, casqués et cuirassés, dont les lances et les rondaches étaient déposées contre le mur, et qui mangeaient avidement, en s'abreuvant à une large cruche de bière.

—Allons, hé ! camarade, dit d'une voix enrouée l'un de ces hommes au tavernier, dépêchons, et tôt : cette nuit nous partagerons la somme. Ce sont quarante deniers d'argent, que nous donnera le baron, si nous lui portons la tête de ce Daufer. Il y en aura six pour chacun de nous, et quatre pour toi. Allons ! à boire !

—Mais, imbécile, tu comptes sans ton hôte. Daufer n'est pas encore arrivé ; et, d'ailleurs, il est accompagné de douze porteurs de lances bien armés... Nous ne sommes que six.

—Que la fièvre te serre, bélière ! Et l'hôte et ses garçons, les comptes-tu pour rien ? Ou il viendra ici, et il y couchera ; et l'hôte a, là-haut, une chambre, qui a une jolie trappe, où d'autres ont déjà passé... tu m'entends... Ou il passera son chemin, pour se rendre tout droit au monastère, et notre sentinelle est là-haut, qui fait le guet à un mille à la ronde. Nous nous mettons en embuscade, parmi ces ruines, que nous connaissons bien, et de là deux d'entre nous suffisent pour éventrer vingt hommes, avant qu'ils aient eu le temps de se reconnaître. Laisse-le venir seulement, et nous l'accommoderons comme il le mérite, cet oiseau de mauvais augure qui voyage avec sa besace, toujours garnie d'excommunications et d'interdits... Un pareil coup n'est qu'un jeu pour des gaillards de notre trempe... Mangeons bien et buvons mieux.

—Ohé ! là-bas !... l'homme au feu !... cria un bandit, l'as-tu rencontré ce coureur de nuit ?

—De qui parlez-vous ? demanda Daufer.

—Du loup, répondit un autre qui, plus avisé que ses compagnons, s'était aperçu de l'imprudence.

—Non, reprit Daufer, je n'ai vu de loup d'aucune espèce.

—Tant mieux pour toi et pour nous, murmura l'hôte.

L'abbé, voyant que la pluie s'était apaisée, paya son écot, reprit sa monture, et, la pressant un peu, tout en bénissant le Seigneur qui l'avait tiré de ce mauvais pas, il atteignit le monastère à la nuit tombante.

VII.—LES EMBUCHES.

Tandis que ces événements arrivaient à Pandolfe, à cause de sa fille, dont Ottocar avait résolu d'obtenir la main malgré tous les obstacles, la pauvre enfant vivait tranquille, sans se douter des malheurs qui la menaçaient. Son humeur douce, affable et gaie, la rendait chère à toutes ses compagnes qui, avec l'instinct de la jeunesse, devinaient tout ce que cette jeune âme renfermait de sentiments affectueux et fraternels à leur égard. Elles la regardaient même comme une conseillère prudente, une protectrice, et cela sans aucune difficulté, tant sa supériorité était reconnue, tant la sagesse et la charité se révélaient, chez elle, par ses regards, sa physionomie, ses actions et ses discours.

Yolande était l'anneau d'or qui reliait, les unes aux autres, toutes ces inclinations, ces humeurs, ces affections variées. Elle

avait le talent de trouver, dans chacune de ses campagnes, ce côté heureux du caractère, qui peut s'accorder, s'entendre, s'harmoniser avec les natures les plus difficiles. Cette précieuse qualité lui conciliait la confiance générale, et ses maîtresses elles-mêmes savaient en tirer avantage dans l'intérêt commun. Yolande avait, entre autres vertus, celle qui rend une jeune fille si estimable, je veux dire la fidélité à garder scrupuleusement le secret d'une amie, l'adresse de se faire toute à toutes sans sévérité, mais aussi sans flatterie, et tout en conservant une noble franchise. Là où elle voulait bien intervenir, on était sûr de voir les adversaires, quelquefois au moment d'éclater, se calmer tout à coup, s'accommoder, et la paix et la concorde se rétablir aussitôt.

C'est par là qu'elle s'était rendue, sans le vouloir, l'âme de ce petit univers. Elle conduisait les affaires, proposait les jeux, et était l'interprète des désirs de ses compagnes auprès des maîtresses. Elle savait aussi profiter adroitement de son influence sur les pensionnaires, pour obtenir d'elles plus de soumission au règlement de la maison et d'obéissance aux ordres de l'abbesse. Par là, la régularité était plus entière et plus facile, les résultats des études plus satisfaisants, à la grande joie des religieuses, cela va sans dire. Il ne faut pas croire qu'Yolande, chargée qu'elle était d'un rôle si sérieux et si difficile, perdit quoi que ce fût en amabilité ; nullement. Dans certaines âmes d'élite, il y a de ces qualités tellement séduisantes, que tout en elles, jusqu'à leur silence même, a de la grâce, plaît, attire la confiance et commande l'affection.

Par une belle après-dinée que le folâtre essaim se jouait sous les arbres du jardin, Swatiza la bohémienne se présenta au monastère, portant sur son dos son petit magasin de babioles et de bijoux. Elle fit demander la sœur Cunégonde, et, prenant un air de componction et de modestie :

—Ma sainte et aimable sœur, lui dit-elle, je viens de bien loin, et je vous apporte des choses qui ont l'air de sortir du paradis : mais ce sont choses saintes et sacrées, et je n'oserais les toucher de mes mains profanes ; c'est tout au plus si celles d'un prêtre sont assez pures pour cela. Mais les vôtres, ma sœur, celles de l'épouse du Seigneur, que ne peuvent-elles point toucher, ces mains virginales ? Tout, jusqu'aux calices sacrés et aux saintes palles. Quant à nous, mettons-nous vite à genoux, tandis que la chère sœur Cunégonde ôtera la première enveloppe du sac qui contient les précieuses reliques.

Et ce disant, elle tira d'une poche de cuir un petit paquet recouvert de toile, sous laquelle se trouvait un sachet de taffetas cramoisi.

Pendant que la crédule Cunégonde ouvrait la poche de cuir, Swatiza se courbait jusqu'à terre en signe de profonde vénération ; elle se tint dans cette posture jusqu'à ce que le sachet de taffetas fût ouvert, et que ce qu'il contenait fût exposé. Or, ce contenu était une vingtaine de grains de la grosseur d'une olive environ, et de couleur foncée.

—Que sont ces grains-là ? demanda la sœur.

—O ma douce sœur, répondit Swatiza, en relevant la tête, c'est bien la plus sainte chose que vous autres, filles de Saint Benoit, puissiez avoir sur la terre. Ces grains-là !... savez-vous de quoi ils sont faits ? Hé bien, je m'en vais vous le dire. Et là-dessus elle se prosterna jusqu'à terre. Ces grains ont été tournés avec la béquille de Saint Benoit, avec cette béquille dont il se servait, lorsqu'il fut devenu vieux et sur laquelle il s'appuyait. Quel trésor ! dame Cunégonde ! Ce Fulde, un moine, (je rougis de le dire), voulut me les acheter pour vingt marcs la pièce ; mais je le réprimandai vertement de sa simonie et lui dis, en le regardant de travers : " Vilain simoniaque que vous êtes, fils de Bélial, sont-ce là des objets de commerce ? " Et je ne voulus pas lui en donner un seul. Je les gardais pour vous, pour vous seules et pour votre monastère, où ces grains ne peuvent manquer d'attirer toutes les bénédictions célestes. Eh ! vite, ma sœur, remettez-les dans l'enveloppe ; l'air même n'est pas digne de les effleurer : donnez-en un, je vous prie, à dame Eriberte, et un autre, à dame Alimburge. C'est par un vrai miracle qu'ils sont en mes mains. Oh ! que saint Benoit est un grand saint. Figurez-vous donc que je passais un soir dans la Forêt Noire ; la nuit approchait, quand un gémissement long et sourd retentit au plus profond du bois. Je me dirigeai vers l'endroit d'où il partait, et j'arrivai à une petite clairière où s'élevait une petite cabane ombragée de quelques sapins. Sur le seuil était étendu un vieillard à demi évanoui, c'était lui qui poussait des plaintes lamentables. Je lui demandai aussitôt ce qu'il avait : " Hélas ! ma chère fille, me dit-il, ne voyez-vous pas que j'ai la jambe gauche déchirée ? Ce matin, pendant que j'étais occupé à bêcher mon jardin, un ours énorme et furieux se jeta sur moi, me laboura l'épaule de ses griffes aiguës, et de ses dents cruelles m'enleva les chairs de ma jambe. Je jetai vainement de grands cris arrachés par la douleur, puis je me traînai jusqu'ici comme je pus, mais alors les forces me manquèrent. Je vous en supplie, ma bonne fille, aidez-moi à gagner ma pauvre couche, j'y rendrai sous peu le dernier soupir sans nul doute, car la nature est vaincue chez moi par la souffrance." Je le soulevai de terre, et l'aidai à atteindre son humble lit de paille. Ces efforts l'épuisèrent, et

comme il sentait la mort s'approcher à grands pas : " Bonne fille, me dit-il, je sens que je m'en vais, mais je veux, avant de rendre mon âme à mon créateur, je veux reconnaître votre charité. Voyez-vous ma boîte suspendue au-dessus de cette tablette ? Apportez-la moi." J'obéis, et quand il l'eut ouverte de sa main mourante : " Voyez-vous ce sachet, ma fille ? Il contient quelques grains merveilleux qui furent faits de la béquille de saint Benoit. Ils ont été longtemps conservés avec soin dans la célèbre abbaye de Frising, à l'époque où les Hongrois dévastaient la Bavière, et mettaient tout à feu et à sang. Ils venaient de piller et de brûler la fameuse abbaye et son église, lorsqu'un saint religieux, échappé au massacre, qui était revenu pour pleurer sur les débris de son ancien séjour, crut voir au milieu des ruines et des cendres fumantes le petit sachet de soie rouge que vous tenez en main. Il le ramassa, l'ouvrit, et, à sa grande surprise, trouva intacts les grains qu'il contenait ainsi qu'un parchemin sur lequel étaient indiqués le nom de l'abbé du Mont-Cassin qui avait fait ce présent à l'abbaye de Frising et l'époque où cette rare faveur avait été accordée. Vous dire comment ce trésor est aujourd'hui entre mes mains serait trop long... recevez-le des miennes, faites-en grand cas et puisse-t-il vous attirer toutes sortes de bénédictions. Celui qui l'aura en sa possession, possèdera un trésor inestimable, et ne pourra sentir les atteintes du feu." Ainsi parla le vieillard, puis il expira. Hé bien ! sœur Cunégonde, est-ce là un miracle ? Celui qui porte ce sachet ne peut être brûlé. Puissions-nous, du moins, brûler de l'amour de Dieu !...

Comme nous l'avons dit, sœur Cunégonde était crédule, elle prit les grains avec respect, tenant déjà Swatiza pour une sainte, et aurait volontiers baisé le bas de sa robe. C'est qu'à cette époque de foi vive et simple, il était facile d'abuser de la crédulité du peuple. Des imposteurs colportaient çà et là de fausses reliques pour en faire un commerce honteux : vainement les Souverains-Pontifes, sentinelles vigilantes d'Israël, recommandaient-ils aux fidèles de ne point se fier à ces trompeurs effrontés, et de ne tenir pour véritables et saintes que les reliques qui étaient revêtues du sceau du Saint-Siège, de celui des Légats à Latere ou de celui des Evêques. Aussi les protestants n'ont-ils pas manqué de rendre l'Eglise, et cela bien à tort, responsable de ces abus ; ils l'ont accusée de se jouer de la bonne foi des fidèles dans les reliques des saints, tandis qu'au contraire, elle s'est toujours montrée, à cet égard d'une sévérité qui a paru outré aux hommes éclairés. Mais la calomnie n'a pas moins prévalu. Ces protestants, qui, de nos jours, achètent à grands frais, comme étrusques, grecs ou

romains, des bronzes ou des vases *antiques*, fabriqués hier dans les ateliers de Naples et de Rome, et qui les emportent en Angleterre ou en Allemagne, comme des objets sans prix de Porsenna, de Périclès et de Scipion, s'emportent contre l'Eglise romaine, dont ce n'est pas la faute, parce que quelques gens de bien du moyen-âge tenaient pour des reliques, des objets que des charlatans leur avaient donnés, comme saints, ou ayant été rapportés de la Terre Sainte par les Croisés.

Dès que la bohémienne eut vu sœur Cunégonde prête à tomber en extase spirituelle à l'endroit des grains miraculeux, elle sourit agréablement, et d'un air insinuant :

— Sainte petite Sœur, lui dit-elle, vous serait-il permis de me conduire auprès de vos belles demoiselles. J'ai ici beaucoup de jolies petites choses qui font plaisir à voir, et vous le savez, les jeunes filles sont curieuses de ces bagatelles. Allons, ma révérende Mère, faites-moi cette faveur.

Sœur Cunégonde la mena au jardin et dès que les pensionnaires eurent reconnu celle qui l'accompagnait :

— Voici Swatiza ! s'écrièrent-elles toutes, voici Swatiza ! Oh ! Swatiza, que nous apportez-vous de beau ? d'où venez-vous ? Avez-vous des aumônières de velours ? Avez-vous des bracelets ? Avez-vous des ceintures et des rubans ? Allons, vite, la mère, montrez-nous tout cela.

Swatiza avança le menton, cligna de l'œil, plissa les lèvres et de la main leur envoyait des baisers.

— Mes chères jouvencelles, leur disait-elle, vous n'avez jamais rien vu de plus beau, de plus riche, de plus admirable que ce que je vous apporte. Voici des escarcelles de damas brodées en Bourgogne, des bijoux montés à Venise, une ville placée au milieu de la mer comme une perle dans sa coquille : des réseaux d'acier de Milan, des anneaux de toutes espèce arrivés de Grenade, des draps de Trébisonde, des ceintures de Tartarie, des tissus de Golconde, des dentelles d'Anvers, des toiles peintes d'Arménie, des miroirs d'Amalfi, des émaux des Pyramides d'Egypte.

— Qu'est-ce que ces Pyramides d'Egypte ?

— Ignorante ! ce sont des princesses turques qui portent des pantalons de mousseline longs, larges et traînants.

— En vérité !... des femmes en pantalons ? Avez-vous vu cela, Swatiza ?

— Mille fois, au pays des Sarrasins, quand je visitai le Saint-Sépulcre.

— Et Grenade, où est-ce ?...

— Au pays des Maures, de l'autre côté de la mer...

—Et Milan ?...

—C'est bon, c'est bon, babillarde.

Quand la bohémienne eut fini d'étaler sur une table son magasin de séduction, toutes les jeunes filles s'empressèrent autour d'elle, comme un essaim d'abeilles prêt à essaimer ; l'une prenait un objet, l'autre en louait un autre ; celle-ci se mirait, celle-là essayait un bracelet, se passait au doigt un anneau, approchait un collier de son cou ; beaucoup avaient plus de désir que d'argent, toutes demandaient les prix de tout, et lorsqu'elles le savaient, elles baissaient les yeux, pinçaient les lèvres, inclinaient la tête et s'entre-regardaient, comme pour se dire :

—J'en ai bien envie, mais mon escarcelle est vide.

Les plus hardies disaient :

—Swatiza, mes parents vont m'envoyer de l'argent, fais-moi crédit, je te paierai plus tard.

—Mes belles, répondait la rusée, je ne puis rien me procurer. Savez-vous ce qu'il faut faire ?

Et là-dessus elle baissait la voix.

—Si vous avez quelques jupes, chemises ou voiles, faites-en un paquet et remettez-le-moi en cachette, vous aurez une bague ou un bracelet en échange.

C'est ainsi que l'indigne femme leur apprenait à voler pour se procurer leurs fantaisies. Tout en dupant ces pauvres enfants, Swatiza cherchait Yolande de tous ses yeux. Elle l'aperçut auprès d'un rosier qu'elle dépouillait de ses plus belles fleurs. Abandonner ses marchandises aux pensionnaires, s'approcher du rosier et faire mille amitiés à Yolande fut l'affaire d'un instant.

—Heureuse, bienheureuse jeune fille, lui dit-elle, qui vous occupez de bagatelles, tandis que la fortune pleut à vos pieds. Voyez-vous cette couronne en filigranes, constellée de pierreries ? Voyez-vous ce bracelet d'or avec cette escarboucle au milieu ? Cette pierre jouit d'une étrange propriété, elle brille la nuit comme une étoile ; elle vaut seule le prix d'une ville. Cette ceinture semée d'émeraudes et de rubis est digne d'une impératrice : ces trois objets sont à vous. Un prince vous les offre...

Yolande regardait fixement la bohémienne sans dire mot. Swatiza s'animant continua :

—Vous me regardez-là, toute stupéfaite. Sachez, ma fille, sachez qu'Ottocar, Margrave de Brunn, veut demander votre main. Il m'envoie pour vous prier d'accepter ce léger présent. Oh ! chère Yolande, quel beau sort vous est réservé ! Ottocar, vous le savez, est le plus riche et le plus puissant seigneur de la Moravie, et le vieux duc l'a fiancé à sa fille Gisèle, qui lui apporte en dot plu-

sieurs villes et châteaux. Et pourtant, il vous préfère à toutes les princesses d'Allemagne et de Bohême : il veut vous élever, vous une étrangère, au rang de marquise de Brunn, et vous couronner sous ce titre. Hé bien ! qu'en dites-vous ? Parlez ! quelle réponse dois-je porter au sire ? Que vous êtes heureuse, contente, n'est-ce pas ? Que vous le remerciez de ces présents, et vous vous rendez à ses vœux. Laissez-moi faire seulement, chère Yolande, je vais le combler de joie, en lui disant de votre part....

—De ma part, interrompit fièrement Yolande, vous lui direz, Swatiza, que je ne suis qu'une pauvre fille du peuple, et que je ne puis aspirer à la main d'un puissant seigneur. Que j'ai encore mon père, et que c'est à lui, non à moi, de régler mon établissement selon sa condition. Que je ne puis, que je ne dois, accepter aucun don, sans l'agrément de l'abbesse, parce que je me déshonorerais par là.

(à continuer)

CHRONIQUE PARISIENNE

Il y a une chose en France,—une seule peut-être,—sur laquelle la révolution a vainement porté ses dents de vipère : c'est le culte catholique. Non seulement il a survécu à l'épreuve, mais il semble qu'il s'y soit rajeuni.

Songez qu'il y a moins de cent ans, ces belles nefs craquaient sous les flammes de l'incendie ; que ces délicieux vitraux étaient éteints, ces meneaux brisés—pour laisser passer les fourrages des troupes,—ces cloches converties en gros sous et ces stalles harmonieuses en bois de chauffage... Les voies de Sion pleuraient ; et comme autrefois pendant la captivité des Hébreux, les herbes, se fauflant entre les pavés, envahissaient le sanctuaire.

Le prêtre en fuite, la chaire muette, l'Eglise fermée comme un mauvais lieu, les araignées suspendant sur l'orgue leurs hamacs grisâtres, l'humidité salpêtrant les rinceaux, et le silence et l'isolement, s'attachant comme une lèpre à ces murailles désormais suspectes : tel était le spectacle que présentaient en province les temples mis hors la loi.

A Paris, quelques forcenés tentèrent vainement de les approprier à d'autres usages. Les clubs se sentaient mal à l'aise pour blasphémer, sous ces arceaux suppliants ; et quand de lugubres échos partis du fond des nefs, répondaient à la voix des tribuns, ils faisaient frissonner leur auditoire. Peu à peu les églises furent évacuées par les clubs, et Camille Desmoulins préféra porter en plein air son orageuse éloquence. Ça et là, les chaires chrétiennes ne tombèrent même pas. L'église fermée protestait ainsi contre un abandon dont personne ne pouvait tirer parti ; et du milieu des bourgeoises constructions qu'elle dominait encore de toute sa masse et de toute son antiquité, sa flèche s'élançait "comme un doigt qui montre le ciel à la terre."

C'est merveille de voir aujourd'hui comme ce signal a été compris. Nos vieux historiens, s'ils revenaient au monde, pourraient encore parler de la France comme étant couverte *de la blanche robe des églises*, tant les restaurations ont été générales et les constructions nombreuses.

Il n'est presque pas de village si reculé, qui n'ait aujourd'hui son église neuve ou copieusement réparée. Vous les apercevez de loin émergeant comme des fleurs blanches, dans la verdure des bois et des prés. Leurs flèches de pierre ou d'ardoise se découpant sur le ciel annoncent au voyageur les populations dont elles sont le centre, de même qu'en pleine mer, la mâture signale d'abord la présence d'un navire à l'horizon.

Les cloches non fondues par la Révolution ont regagné le beffroi où elles ont carillonné le baptême de nos aïeux : les autres sont avantageusement remplacées. Pas une paroisse qui n'ait la sienne ; et l'émulation chrétienne s'en mêlant, on a vu se multiplier à l'infini ces carillons qui étaient autrefois le privilège envié des monastères. Je pourrais citer tels pays, où l'on entend deux, trois et souvent quatre cloches dans les plus humbles clochers. On peut dire qu'elles représentent les sueurs du pauvre, ses gros sous péniblement économisés et la dîme spontanée de ses récoltes.

Ce sont elles qui mettent l'air en fête, le dimanche matin. Deux, trois fois elles appellent les fidèles à l'église, dans cet heureux pays qui a retenu, de la vie monastique d'autrefois, l'usage des Vêpres.

Dans les paroisses fort nombreuses, où il y a plus d'une messe, la première est extrêmement matinale. Les villageois arrivent les pieds dans la rosée en été, bravant la glace et la neige en hiver. Cette première messe est courte, mais touchante dans les pays de foi, par le grand nombre des fidèles qui se pressent à la Table Sainte, et par les cantiques en langue française qui s'y chantent presque toujours.

Lorsque, cette première assistance écoulee, vous parcourez la nef, du Maître-Autel aux Fonts baptismaux, vous êtes frappé par la fraîcheur de la décoration et le bon goût du mobilier liturgique. Les affreuses statues de plâtre ou de bois improvisées au siècle dernier, dans un moment où le pire ouvrier ne croyait pas pouvoir moins faire que d'imiter les draperies flottantes et les déhanchements de Bernin, ont fait place à de plus graves compositions et à de plus suaves modèles.

Voici de belles Vierges romaines, des Madones d'Overbeck, des statues richement décorées selon le système allemand appelé : *genre Munich*. L'œil n'est plus choqué par ces figures outrageuse-

ment vermillonnées, et ces rétables, où des débauches de dorure ne peuvent corriger un dessin fantastique ou des ajustements puérils.

Aujourd'hui l'unité artistique a reparu dans nos sanctuaires ; et les vieilles voutes gothiques s'harmonisent encore une fois avec les autels, la chaire, les stalles, les vitraux, la table de communion. Il n'est pas jusqu'aux vases sacrés qui, jetés au creuset, en sont sortis avec des formes parfaitement archéologiques : le calice s'ouvrant en corolle sur un pied orné de filigranes et rehaussé d'émaux, l'ostensoir se parant de rayons aigus, moins nombreux, mais d'un dessin plus ferme, l'encensoir et les chandeliers s'aminçant et perdant de leur hauteur, mais pour se découper au gré d'une décoration charmante et fouillée dans les moindres détails.

Ceux qui ont vu au sortir de notre grande Révolution, le mobilier avarié des églises, l'autel de bois peint rongé par les termites, la rampe de communion branlante, la chaire vermoulue, le confessionnal disjoint, les bénitiers de cuivre oxidé, les encensoirs rouillés, les calices à pieds de fer, les ostensoirs de plomb, les croix professionnelles bossuées et ternies, ne peuvent se lasser de célébrer cette efflorescence admirable et cette merveilleuse restauration. Aujourd'hui, on peut le dire, c'est une sorte de renaissance artistique et religieuse, à la faveur de laquelle tout le matériel du culte a été heureusement renouvelé.

On ne retrouve pas ailleurs, même dans des pays aussi catholiques que la France, cet air de jeunesse et de fraîcheur dont l'église se pare chez nous. Il n'y a pas ce rayon vivace au front des autels et des monuments, cet entrain progressif dans les cérémonies saintes, cette absence de monotonie et de *convenu* qui distingue ici les moindres solennités, les moindres actes de la vie liturgique.

Alors qu'ailleurs, le culte semble tombé dans une sorte de marasme, ou de routinière familiarité, l'office dominical a revêtu chez nous, je ne sais quel plus grand air de bien être et de majesté attachante, dont le moindre fidèle se sent énergueilli. Le temple chrétien est comme une fête du regard en permanence, et comme une salle, dont le décor ne tombe jamais, parceque le banquet y dure toujours.

Voilà sans doute, ce que le paroissien et l'habitué ne songe pas toujours à se dire : mais ce qu'observe infailliblement l'étranger qui assiste à nos solennités. Pour qui a vécu en Espagne, en Autriche ou même en Italie, il y a en effet quelque chose de remarquable dans l'aspect d'une église française un jour de service paroissial. Non que l'assistance, soit toujours plus nombreuse

qu'ailleurs—cette décoration, la plus belle de toutes, ne manque que trop souvent hélas ! aux églises de certains pays français.— Mais les fleurs de l'autel sont si fraîches, les verrières si radieuses, le chant si grave, la tenue des fidèles si digne, l'ensemble de la fonction si correct et si bien entendu, que le plus impie est pris d'un respect involontaire, et qu'il lui devient difficile de ne pas plier les genoux.

Dans le cours de la matinée—vers 10 heures habituellement,—les cloches s'ébranlent pour une plus longue et plus joyeuse volée, et alors les portes des maisons se ferment de toutes parts, les groupes se forment et arrivent par tous les chemins, l'église se remplit peu à peu d'une nouvelle assistance. Voici les écoles primaires qui prennent place, les petits garçons sous la surveillance de l'instituteur, les petites filles le plus souvent sous l'œil de quelques religieuses.

Le banc de velours rouge des châtelains n'est occupé que dans la belle saison. Il n'en est pas de même de celui des Margailliers qui y paraissent être comme hiver, beaucoup plus pour y faire acte de bons chrétiens que pour y faire montre d'un privilège. Quant au reste de la nef, il n'y a de distinction que pour les places louées, et ce que l'on appelle ici : les chaises volantes. Dans les villes, les places louées ne sont que de doubles-chaises à demeure et rivées les unes aux autres par une tringle de fer. Dans les campagnes, ce sont des bancs symétriques plus confortables peut-être, mais moins favorables au coup d'œil dans une vue d'ensemble sur l'intérieur du monument. Il y a là—grâce à la location qui se fait toujours à l'enchère et au plus offrant,—une source de revenus souvent considérables.

Je ne décrirai pas une grand'messe paroissiale. Je dirai seulement que le prône, où, quoiqu'on en ait dit, les pasteurs, évitent soigneusement toute personnalité et toute allusion même éloignée à la politique, est généralement écouté avec intérêt, et que le chant, fortifié par la diffusion des orgues à bon marché, y est moins mauvais, qu'il a pu être à une autre époque.

Monotone et triste de lui-même, le plain-chant a toujours eu ce désavantage, d'être exécuté par des chantres peu musiciens et complètement ignorants de la langue latine. Aussi le lutrin en est-il resté un peu déconsidéré, à ce point que les chantres sont plus rares que jamais aujourd'hui, et qu'il faut les payer au poids de l'or, même pour les cathédrales. Heureusement, les chœurs de chanteuses organisés dans le principe pour les exercices du *Mois de Marie* ont été presque partout rendus permanents. On leur a appris les psaumes, les hymnes, les motets, l'ordinaire de la

messe, et moyennant un accompagnement convenable, on a obtenu ainsi un chant fort agréable et suffisamment varié.

Parfois une musique instrumentale vient prêter son concours. C'est dans le cas d'une messe militaire ou d'une cérémonie à laquelle " les autorités " sont officiellement requises d'assister. Il y a aussi la fête de Ste. Barbe qui amène la musique des pompiers, la Fête-Dieu où le concours de tous est traditionnel, les fêtes des corporations ouvrières

Sans parler des messes funèbres où en l'honneur d'un grand artiste ou d'un homme d'Etat les virtuoses de l'Opéra et du Conservatoire ont coutume de se faire entendre à Paris, il y a en province des troupes de chœurs religieux ambulants que l'on désigne sous le nom de " Montagnards." Ils n'interprètent qu'une musique sévère et le plus souvent le plain-chant harmonisé dit " faux-bourdon ; " mais avec une telle puissance de voix et un ensemble si parfait, qu'ils font aisément oublier toute musique d'un autre genre et que les églises sont toujours trop petites ces jours-là.

Je ne pense pas qu'il y ait au monde un seul pays, où le culte ait été frappé de plus de lois restrictives qu'en France. Si notre sol, comme celui de Rome, eut possédé des catacombes on eut certainement fait des lois pour nous y renfermer. Mais les églises étant solidement assises au soleil, et l'essai de sécularisation qu'on a fait, ayant décidément été ridicule, il a bien fallu nous les rendre.

De plus, la paroisse avait ses bannières que le peuple aime à voir flotter au vent, sa Croix processionnelle à la suite de laquelle nos pères ont marché, ses traditions de la Fête-Dieu et de la Première-Communion, ses Litanies des Rogations que le monde catholique nous a empruntées ; elle avait enfin ses pèlerinages. Ajoutez à cela, notre tempérament national essentiellement " manifestant " et vous comprendrez qu'après quelques années, les portes de l'église se soient rouvertes toutes grandes, laissant sortir les processions. Sauf à Paris, on a repris partout, et avec plus de magnificence que jamais, les anciennes théories liturgiques.

Nos convois mortuaires eux-mêmes ont un caractère qu'on ne retrouve pas partout ailleurs, surtout quand on y voit figurer, à la suite du clergé, comme il arrive au décès d'un grand, l'Etat-Major en uniforme, la Cour et les professeurs en robes, les autorités civiles d'une capitale ou d'un département. Et ce qui ressort toujours de ce déploiement, c'est que les pompes funèbres ne sont rien, quand elles ne sont pas en même temps des pompes religieuses.

Un bon moment pour méditer sur les beautés et les saines influences du culte chrétien, c'est le dimanche soir, quand le *Salve*

chanté et le Salut fini, les fidèles lentement descendent la nef et regagnent leurs demeures.

Dans cet encens qui rampe encore le long des piliers, dans ces exhalaisons des fleurs de l'autel qui donnent leur dernier parfum, dans cet écho plus sonore du temple à moitié vide, il y a un charme particulier à se recueillir et à méditer. Le soleil couchant frappant les vitraux, émaille le pavé de mille couleurs, le silence se fait plus profond autour du saint lieu, mais sur la figure et dans le cœur des bons paroissiens, les impressions de ce beau jour durent encore.

Bien que le cabaret ne voie point diminuer ses clients : bien que les danses plus ou moins champêtres et les parties de plaisirs, en été surtout, soient plus que jamais un péril pour la jeunesse chrétienne, il y a quelque chose de consolant à penser que Dieu a eu presque toutes les heures actives de ce jour et que, malgré les plus décevantes attractions, sa maison n'a guère désempilé qu'au crépuscule. Le grand acte est accompli, le tribut d'hommages est payé, la prière a été entendue de Dieu : une semaine est commencée.

TH. B.

Paris, Août 1876.

CHRONIQUE DU MOIS.

Les événements politiques du mois sont à peu près nuls. La température tropicale, à laquelle nous avons été soumis, a amené une trêve générale dans les débats de la politique, le commerce, les opérations financières, et jusque dans la polémique des journaux. Tout le monde éprouve la nécessité de se rafraîchir le sang ; chacun voudrait devenir touriste, et n'étaient des obligations incontrôlables, la ville serait devenue déserte, pour quelques semaines au moins.

Nous avons cependant à noter un fait d'une certaine importance pour la Puissance du Canada. C'est la voix discordante qui se fait entendre de l'autre côté des Montagnes Rocheuses. La population de la Colombie Anglaise a profité du passage du Gouverneur général sur ce territoire, pour se plaindre des injustices dont elle se croit victime. Déjà, à la dernière session, ses députés avaient réclamé contre la négligence du gouvernement fédéral, à remplir les conditions sous lesquelles cette province s'est annexée au Canada. Les débats furent assez animés dans le temps. Toutefois on croyait que la question ne serait pas soulevée aussi vite, vu que des deux côtés de la Chambre, il avait été déclaré que l'on ne devait pas trop presser l'exécution de travaux qui exigeaient et du temps et d'immenses capitaux. De fait, avec la meilleure volonté du monde, le gouvernement ne pouvait suivre à la lettre les stipulations de l'entrée de la Colombie dans la Confédération. Il aurait été insensé d'endetter le pays pour relier à Ontario, sous une période assez restreinte, un territoire qui ne comprend pas dans ses limites une population égale à un dixième de celle de la ville de Montréal et de ses faubourgs. Aujourd'hui, dans une requête à Lord Dufferin, on demande rien moins que la Colombie Anglaise cesse de faire partie de la Puissance, à moins que les conditions ne soient scrupuleusement remplies.

Nous doutons que cette démarche soit sage. Malgré toutes les récriminations que les petites provinces ont élevées depuis quelques années, nous sommes persuadé qu'elles ont profité plus que toute autre de leur réunion aux anciennes provinces du Canada, et qu'elles ont par là atteint un degré de développement et d'importance auquel elles n'auraient pu prétendre avant nombre d'années.

L'emprunt provincial qui vient d'être lancé sur le marché de Londres, pour le parachèvement du chemin de fer du Nord, est en voie de réussite. En dépit des tempêtes soulevées contre cette entreprise d'un intérêt vital pour le Bas-Canada, et des mensonges effrontés du grand journal de Londres, le *Times*, les souscripteurs se sont déjà inscrits pour les deux tiers du montant requis. Ce sera un beau succès, en considération des obstacles que l'on a eu à surmonter. Nous sommes plus qu'étonné de la persistance de la Compagnie du Grand Tronc à payer ainsi les gens pour amoindrir le crédit de notre province. Après avoir retiré de nous des sommes énormes, depuis des années, cette compagnie se montre plus qu'ingrate en essayant de faire échouer une ligne qui ne peut être considérée comme une rivale, puisqu'elle traverse un territoire où le Grand Tronc n'a pas un seul mille de chemin de fer. Certes, si la grande et puissante compagnie anglaise est venue établir une voie ferrée en Canada, ce n'était pas dans le seul but de rendre service aux Canadiens. Elle voulait, avant tout, y réaliser des profits. Si ses calculs ont échoué, elle ne doit pas accuser le gouvernement canadien qui ne lui a jamais refusé des subsides libéraux, et encore moins entraver une entreprise considérée comme nécessaire par tous les partis indistinctement.

Les nouvelles de la moisson sont de plus en plus rassurantes. Grâce à une température exceptionnellement chaude, les grains ont mûri rapidement et les travaux sont déjà avancés en beaucoup d'endroits. On se plaint, toutefois, que la sécheresse a quelque peu endommagé les céréales dans quelques districts de la Puissance. Malgré tout, le rendement promet de dépasser la moyenne.

Le commerce des villes reprend vigueur peu à peu et tout fait espérer qu'il sera meilleur cet automne que l'an dernier à pareille époque. Cependant, il ne faudrait pas se faire illusion sur notre situation financière et commerciale. Si l'on veut que les affaires retrouvent leur prospérité d'autrefois, il faut agir avec prudence et circonspection.

Les élections présidentielles qui auront lieu au commencement de novembre prochain, sont le grand thème de discussion, aux Etats-Unis. De part et d'autres, on se prépare activement à la lutte qui est pour ainsi dire commencée. Les partis et les influences se dessinent plus nettement. Les programmes des candidats sont pesés, scrutés, et ceux qui peuvent encore se former une opinion, cherchent à se guider à travers le dédale des promesses, des récriminations et des moyens divers suggérés pour guérir les maux nombreux de la grande république.

Nous apprenons de beaucoup d'endroits des Etats-Unis que la majorité des Canadiens-Français fixés chez nos voisins votera en faveur du candidat démocrate, M. Tilden, qui nous semble offrir le plus de garanties d'honnêteté et de véritable dévouement au bien de l'Etat.

M. Tilden, dans la lettre d'acceptation, donne une nouvelle preuve de ses vues larges et de son habilité politique. Il ne se contente pas, comme son adversaire, M. Hayes, de faire des promesses; il indique les moyens à prendre pour venir au secours des intérêts du pays en souffrance. Il fait voir que pendant les onze années qui ont suivi le rétablissement de la paix, le peuple a payé la somme énorme de quatre milliards et demi de piastres, et cependant le pays n'est pas plus préparé à reprendre les paiements en espèces qu'il l'était en janvier 1875, lorsque le Congrès statuait par une résolution qu'à partir du 1er janvier 1879, le Trésorier des Etats-Unis rachèterait en or le papier-monnaie national. M. Tilden suggère plusieurs moyens, pour résoudre le problème de la situation financière et économique. D'abord diminuer autant que possible les dépenses du gouvernement fédéral qui ont atteint un chiffre énorme. Par là, on pourrait à la fois alléger le fardeau des taxes, et remettre les finances nationales dans un état meilleur. Cette mesure permettrait d'augmenter l'encaisse métallique dans le trésor, moyen le plus prompt et le plus sûr de se préparer au rachat du papier-monnaie. Il s'ensuivrait, comme conséquence naturelle l'amélioration du crédit américain à l'étranger et la possibilité d'abaisser le taux d'intérêt sur les emprunts du gouvernement. On peut se faire une idée du montant requis pour la reprise des paiements en espèces, lorsqu'on saura que les billets des Etats-Unis atteignent le chiffre de trois cent soixante-dix millions de piastres.

M. Tilden fait de la question financière, envisagée au triple point de vue du retranchement des dépenses inutiles, de la reprise des paiements en espèces et de l'amélioration du crédit national, la principale question à l'ordre du jour, et il a raison. Il ne s'arrête pas, à parler de la question des écoles, n'imitant pas en cela l'hy-

pocrisie des chefs du parti républicain, lesquels cherchent à attiser les haines des préjugés et du fanatisme d'une certaine classe de protestants contre l'Eglise catholique, en la représentant faussement comme l'ennemie jurée des institutions américaines.

Le parti républicain fait actuellement beaucoup de promesses magnifiques, mais pourquoi n'a-t-il pas réalisé toutes ces réformes depuis si longtemps qu'il est au pouvoir. On peut déjà juger de sa sincérité, lorsque l'on voit les délégués de la convention républicaine de Cincinnati décerner des éloges et des approbations à l'administration Grant, à ce gouvernement taré dont les abus et les écarts sont devenus tellement odieux que les républicains eux-mêmes se voient forcés de demander des réformes.

Cet exposé de faits suffit pour démontrer que le peuple américain ne saurait que gagner à changer l'administration de son gouvernement.

Comme la carrière de Grant touche à sa fin, nous croyons qu'il n'est pas sans intérêt de citer l'opinion d'un journal américain, l'*Evening Express*, sur le message que le président vient d'envoyer au Sénat, à propos du massacre de Hamburg, dans la Caroline du Sud.

En voici un extrait :

“ La lettre et le message du président Grant au sujet de l'échauffourée de Hamburg sont livrés à la publicité, et nous n'hésitons pas à dire que, comme le récent message à la chambre sur les crédits, ces deux documents manquent de dignité officielle et, ce qui est plus important, de l'ingrédient de la vérité—ainsi, à ce dernier égard, qu'il a été prouvé par le président du comité des voies et moyens dans sa réponse à la chambre. Les habitants du Sud sont accusés de toute sorte de crimes, meurtres, massacres, fraudes, violences dont les sauvages seraient à peine capables, et tout à fait indignes d'un peuple civilisé et chrétien, etc. Des accusations spécifiques sont dirigées contre les habitants de la Caroline du Sud et du Mississippi, et “ le droit de tuer les nègres et les républicains sans crainte de punition et sans perdre son rang ou sa réputation, est représenté par le président des Etats-Unis comme un privilège réclamé par quelques Etats.”

“ De telles accusations, émanant d'une si haute source officielle, sont aussi brutales et inconvenantes de la part du président qu'elles sont insultantes et inexactes en elles-mêmes. Elles déshonorent le premier magistrat du pays. Elles prouvent qu'il est un homme de parti acharné plutôt qu'un chef du pouvoir exécutif engagé par serment à obéir à la constitution et aux lois.”

“ La tolérance par le président Grant de fripons et d'usurpateurs

dans le Sud, de voleurs dans l'Ouest et d'hommes malhonnêtes à Washington, telle est l'histoire de sept ans et demi de son administration. Toutes ses sympathies ont été pour les pires éléments de son parti. Il a préféré la démission de M. Jewell à son avis, et il a expulsé des emplois des hommes comme Bristow, Pratt, Yaryan, Henderson et Dyer, de Saint-Louis, et en dernier lieu l'attorney de district des Etats-Unis dans le Kentucky. Le même homme a accepté à regret la démission de Belknap et a préparé son acquittement."

"Heureusement pour la paix du pays, le général Grant approche du terme de son mandat. Son successeur, que ce soit Tilden ou Hayes, lui sera sans comparaison supérieur en dignité de conduite, capacité pour le service public, instruction et modération; mais, comme contraste à tous ceux qui ont été chargés auparavant du service exécutif fédéral, quelle douloureuse réflexion inspire le fait qu'un premier magistrat, honoré plus que tous ses prédécesseurs, dans sa lettre et son message au congrès, qui seront une de ses dernières adresses au peuple, saisit l'occasion d'adresser un appel incendiaire de parti, non-seulement contre certaines localités de certains Etats, mais contre des Etats entiers."

Un événement qui a dû humilier profondément l'orgueil national des Américains est la destruction complète de la troupe de Custer par les Sioux. Le carnage a été effroyable, puisque sur un corps de près de 400 hommes, pas un seul n'a pu s'échapper pour rapporter la nouvelle du désastre. Cette défaite est une leçon sévère pour le gouvernement américain qui ne s'est jamais montré scrupuleux dans l'exécution des traités avec les Indiens. Presque toujours, ces enfants de la prairie ont été la dupe des agents chargés de leur remettre l'indemnité à laquelle ils ont droit pour la cession de leurs réserves. Aujourd'hui les Etats-Unis recueillent le fruit des rapines et des déprédations de leurs employés. Les sauvages, tant de fois trompés, ne croient plus aux promesses du gouvernement et sont entrés dans le sentier d'une guerre implacable. Les troupes américaines auront finalement le dessus, mais ce ne sera qu'au prix de beaucoup de sang versé et d'énormes dépenses; la guerre se prolongera, car les Indiens se retirent dans les montagnes où il sera difficile et probablement impossible de les suivre cette année. Plusieurs pensent que les autorités militaires ne visent à rien moins qu'à la destruction complète des tribus indiennes qui sont depuis si longtemps le cauchemar des colons de l'ouest. Cette mesure serait cruelle et inhumaine, et nous espérons pour l'honneur de nos voisins que ces rapports sont exagérés. Dans tous les cas, on ne peut s'empêcher de remarquer le

contraste qui existe entre l'attitude des Sioux, habitant de l'autre côté des lignes, et celle de leurs frères qui occupent les territoires du Nord-Ouest. Ces derniers ne se sont jamais montrés hostiles aux Canadiens et ont toujours été satisfaits du gouvernement anglais. La raison de cette différence est que notre gouvernement ne les a jamais trompés et que ses agents n'ont jamais spéculé sur l'ignorance et la misère du pauvre indien.

* * *

Le parlement anglais a été prorogé, le 15 de ce mois. Le discours du trône a été lu par le Grand Chancelier.

La Reine y affirme que les relations du royaume avec toutes les puissances étrangères sont du caractère le plus bienveillant, et elle exprime l'espoir que la bonne entente, qui règne actuellement, se maintiendra. En touchant à la question d'Orient, elle avoue que les efforts qu'on a faits de concert avec les autres puissances, pour amener le règlement du conflit existant entre le gouvernement turc et ses tributaires chrétiens, ont échoué. Toutefois dès qu'une occasion favorable se présentera, le gouvernement anglais proposera sa médiation entre les parties belligérantes, en conciliant les devoirs imposés par les traités avec les obligations que suggèrent l'humanité et la politique.

Le discours fait allusion au différend qui s'est élevé avec les Etats-Unis, au sujet du traité d'extradition, et il fait espérer qu'un nouvel arrangement règlera la question à la satisfaction des deux peuples. Sa Majesté déclare qu'en prenant le titre d'Impératrice des Indes, elle a voulu reconnaître l'intérêt particulier que ses sujets éloignés lui portent, et prouver la sollicitude qui l'anime pour le bonheur de ses peuples de l'Inde.

En terminant, elle remercie les chambres des subsides qui ont été votés pour le service public, en faisant remarquer qu'il a été nécessaire d'élever les taxes, vu la stagnation des affaires, afin de placer l'armée et la marine sur un pied efficace.

* * *

Les chambres françaises sont entrées en vacances, le 12 courant, par décret de M. le président MacMahon. Aucune loi impor-

tante n'a été sanctionnée, et ceux qui ont suivi les débats de la chambre des députés pendant la dernière session ont pu se convaincre de la profonde incapacité des radicaux. La majorité jacobine qui se vantait de changer et de renouveler la face de la France n'a mis en lumière ni une idée nouvelle ni un nomme marquant. Elle n'a pu que proscrire brutalement les honorables députés qui avaient le malheur de ne pas penser comme elle. Pour résumer, elle a prouvé une fois de plus son impuissance pour le bien et ses tendances traditionnelles à opprimer ce qu'il y a de plus respecté et honoré : la vertu et le mérite. Nous avons du moins la consolation de constater que les radicaux n'ont pu opérer tout le mal qu'ils se proposaient de faire ; ils ont été obligés de battre en retraite devant l'opinion publique justement indignée de leurs odieuses tentatives.

Ainsi, leur projet d'amnistier indistinctement tous les condamnés de la Commune et celui d'expulser les Jésuites de la France, en se prévalant à faux de l'ordonnance royale de 1828, sont tombés sous les coups du ridicule. En attendant, le pays jouira d'une tranquillité relative et n'aura plus le triste spectacle des divagations et des harangues déclamatoires des Hugo, des Floquet et autres. Cependant pour être juste, il faut convenir que les attaques brutales de ces démagogues ont provoqué du côté des députés catholiques d'éloquentes répliques ; et au témoignage des journaux les moins suspects de partialité, les orateurs catholiques sont restés maîtres du champ de bataille, au point de vue de la véritable éloquence et de la saine logique.

* * *

La position de la Servie et des autres provinces soulevées contre la Turquie n'est pas très-rassurante. Les troupes ottomanes s'avancent peu à peu dans le pays insurgé, et il ne reste plus aux habitants qu'à abandonner leurs champs et à se réfugier dans les montagnes pour éviter les horreurs de la guerre. Les troupes serbes occupent les défilés dont l'accès est le plus difficile et défient les Turcs de les y suivre. Toutefois, on comprend que cette situation ne saurait se prolonger et qu'une intervention des puissances européennes est imminente. Aussi une dépêche de Berlin, qui semble autorisée, nous apprend-elle que les puissances paraissent décidées à offrir leur médiation, et qu'elles proposent aux parties belligérantes de rétablir les relations entre vassal et suzerain telles qu'elles étaient

avant la l'insurrection. On rapporte que le Czar est anxieux de voir la guerre se terminer au plus vite, et qu'il a prié personnellement les empereurs d'Autriche et d'Allemagne d'offrir leurs services aux belligérants pour amener la paix.

La Turquie ne s'accommodera peut-être pas de cet arrangement, car la victoire l'a rendue plus exigeante, et elle voudra au moins se faire rembourser les frais de la guerre.

Les Serbes et les Monténégrins ne seront pas plus satisfaits du joug ottoman qui opérera aussi lourdement sur leurs épaules qu'avant la prise des armes ; à moins, ce qui est difficile à croire, que les Turcs ne soient enfin résolus à poursuivre, de bonne foi, les réformes qu'ils promettent depuis tant d'années.

Une clameur d'indignation s'est élevée par tout le monde civilisé, lorsqu'on a appris les atrocités commises en Bulgarie et en Bosnie par les troupes irrégulières de la Turquie. Dans ces pays désolés, on a vu les Circassiens égorger impitoyablement les femmes et les vieillards, jeter les enfants en l'air et les recevoir tout sanglants sur la pointe des bayonnettes. Puis on jetait les cadavres dans les rivières et on brûlait les villages et les moissons ; comme si ces nouveaux Vandales eussent voulu ne laisser que des ruines sur leur passage.

Ces horreurs ont paru tellement révoltantes, que Lord Derby, ministre des Affaires Etrangères, a envoyé dernièrement, à l'ambassadeur anglais à Constantinople la note suivante :

“ Je vous enjoins strictement d'appuyer avec énergie auprès de la Porte, afin que ses troupes soient maintenues sous contrôle, que les gens soient épargnés, et que l'on évite la répétition des outrages commis en Bulgarie. Vous ferez comprendre que le renouvellement de pareils massacres serait plus désastreux pour la Turquie que la perte d'une bataille. L'indignation de l'Europe deviendrait incontrôlable et une intervention hostile à la Turquie en serait la conséquence inévitable.”

Il faut espérer que la voix de Lord Derby a été entendue et que l'on n'aura plus le spectacle de scènes effroyables, dignes des siècles les plus barbares.